

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

074

A345-2

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNEE, No 401—SAMEDI, 9 JANVIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — UNE ALSACIENNE, TABLEAU DE M. C. LANDELLE

# D

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 JANVIER 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice.—Nos gravures, par J.-G. B.—Les idées de ma vieille tante.—Vieille légende (avec gravure), par Edouard Pailleron.—Poésie : Le départ de l'année, par Mme Duval-Thibault.—Les rois mages : Légendes, par Xavier Marmier.—Les souliers blancs, par Charles F. Ster.—Rama et Foliolés, par E.-Z. Massicotte.—Correspondance, par le Rév. F.-X. Burque.—Chronique des voyages : Chez le roi Théba.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Science amusante (avec gravure), par Tom-Tit.—Primes du mois de décembre.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

Gravures.—Beaux-Arts : Une Alsacienne.—Vue de la grande muraille de Chine à l'entrée de la passe Nankou.—Terrible tremblement de terre au Japon : Les ruines à Gifu.—Les troubles en Chine : Le massacre des catholiques.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## A LA BONNE FRANQUETTE

\*\* Mauvaises nouvelles de France !

L'escadre de l'Atlantique Nord est supprimée. La *Nacade* rentre le 30 mars prochain : elle désarmera aussitôt.

Un trait de la plume ministérielle nous enlève ces joies, ces bonnes poignées de main, ces agréables retours d'officiers de la marine française. Nous ne verrons plus le drapeau de France flotter dans nos ports : le pavillon de la mère-patrie ne se promènera plus sur les eaux du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Est-ce que les lauriers du général Farre pèsent sur le sommeil de quelque haut personnage ? Devenu ministre de la guerre, Farre ordonna la suppression des tambours. Tête à x, il aimait le silence, l'étude : il en voulait aux bruyants rafias, aux joyeux rataplans. Pendant son court passage à la guerre on n'entendait plus que le pas

Des chevaux qui marchaient en cadence :  
Le brigadier ne parlait pas.

"Un vague son" annonça la disparition du ministre et les baguettes ragaillardies par ce court congé continuèrent comme jadis à fermer et à ouvrir un ban. Elles battirent la diane, la corvée, la distribution générale, la fricassée, la breloque à la paille, au drapeau, à la charge.

Les tambours sont revenus : Rafla ! Rataplan ! Rataplan ! Plan, plan !

L'escadre de l'Atlantique Nord nous reviendra-t-elle ? Sommes nous voués au sort du vieux soldat d'Octave Crémazie ? Chaque jour on le voyait re-

venir sur le rempart de Québec interroger l'horizon, demander à la brise si elle n'enflait pas les voiles de la flotte française ?

\*\* La suppression de cette escadre nous fait mal. Nous protestons contre elle sans protocoles, sans notes diplomatiques.

Pour le Canadien-Français, la visite d'un navire de guerre français est toujours un sujet de liesse.

Ces joies, ces fêtes commencèrent en 1855. Depuis quatre-vingt-quatorze années, les échos du Saint-Laurent n'avaient pas répercuté les détonations de l'artillerie française, lorsque le capitaine de frégate de Belvèze vint montrer à la Nouvelle-France les couleurs de la mère patrie. A peine embossée devant la citadelle, la corvette salua Québec de ses canons. Il passa alors sur le vieux roc de Champlain, sur le champ de bataille qui l'environne une effluve de lyrisme, un long cri de patriotisme qui alla éveiller jusque dans leurs tombes les héros des plaines d'Abraham et de Sainte-Foye.

La réception enthousiaste qui a accueilli la *Capricieuse* s'est renouvelée à chaque jour que nous avons eu l'honneur de voir dans nos eaux une frégate française.

\*\* Il y a déjà, de cela douze ans ! J'étais l'hôte d'un amiral français. Nous remontions le golfe sur son beau cuirassé : et je notai alors mes impressions. Je donnai la description de cette marche triomphale. Rien n'a changé depuis, rien que les années ! Depuis, les choses se sont passées comme du temps de Belvèze, des amiraux Galiber, Peyron, et cela se continuera aussi longtemps que le voudra le ministre de la marine de France

\*\* Les navires de guerre français sont signalés dans le golfe Saint-Laurent. Leur passage est tout aussitôt télégraphié le long de la côte sud du fleuve. A mesure qu'ils défilent, les campagnes du littoral prennent un air de fête. Les paysans accourent sur les grèves saluer la France qui passe. A terre, les trois couleurs flottent aux mâts de pavillon. Elles indiquent la demeure d'un pilote ou d'un capitaine de milice. Les campagnes privilégiées qui ont un canon tirent des salves d'artillerie. Des yachts, des chaloupes, de légers canots courent sous la bise et saluent de partout. Tout-à-coup, le cuirassé et l'avisio tournent le cours du fleuve.

Merveille !

La ville de Frontenac, de Tracy, de la Galissonnière, se dresse en amphithéâtre devant eux. Ils s'embossent devant le quai de la Reine ? l'ordre est donné d'affourcher. Les visites officielles commencent. On échange les courtoisies internationales. Maintenant, tant que va durer l'escale, les embarcations, les bateaux à vapeur pavoisés, musique à bord, bondés de monde, ne cessent de faire le va-et-vient entre Québec et Lévis et les navires de "nos gens."

Pendant un mois et plus on va vivre de la vie de famille. Des équipages trouvent ici cette santé, cette vigueur que leur refusent les tropiques. Les officiers, les aspirants s'en donnent à cœur joie. Les officiers, supérieurs y trouvent leur compte. Québec, Montréal leur portent bonheur. Plusieurs, retour du Canada, ne sont-ils pas passés contre-amiraux ? Galiber et Peyron ont été ministres de la marine. Human commande aujourd'hui l'escadre de l'Extrême Orient. Devarenes, l'escadre du Nord. Nignes, l'escadre de réserve de la Méditerranée. D'Abel de Libran, la division légère de Brest.

\*\* Et quand tous ces bons amis partent, quelle correspondance intéressante s'échange. Leurs lettres nous arrivent de toutes les parties, de tous les coins du monde, lettres joyeuses, lettres tristes, lettres sérieuses suivant les circonstances : lettres toujours bienvenues, toujours lues avec intérêt. J'en ai un secrétaire tout rempli. Je suis fier de ces autographes et, je ne saurais résister au plaisir

de vous en montrer quelques uns. Il n'y aura pas d'indiscrétion de ma part : je laisse au lecteur du MONDE ILLUSTRÉ, le soin de mettre au bas de ces souvenirs précieux les noms qu'il voudra.

Dix amiraux ont été nos hôtes.

\*\* En voici une d'un officier général :

"La France n'est et ne sera la grande France qu'en restant la fille aînée de l'Eglise : or, ces destinées se lient étroitement à celles de la race franco-canadienne. Le *Gesta Dei per Francos* nous concerne comme vous. Vous avez une mission glorieuse à remplir sur le continent américain tout entier, et nos efforts doivent tendre à vous la faciliter. En quittant les eaux du Saint-Laurent, j'emporte l'espoir que nos relations avec votre pays ne se borneront plus à des témoignages de sympathies qui, si précieux qu'ils puissent être, ne suffisent pas à cette heure où vous allez vous trouver dans une lutte pacifique, il est vrai, mais au milieu de compétitions puissantes. La colonisation du Nord-Ouest est l'œuvre capitale qu'il faut envisager. Vous ne pouvez l'accomplir au mieux de vos intérêts religieux et patriotiques qu'avec le concours de la France, et en vous le donnant, la France fera tout à la fois une bonne action et une bonne affaire. D'ailleurs, dans mon opinion, le drapeau du grand peuple qui abrite en ce moment vos libertés doit être l'objet de tous vos égards et de tous vos respects. Je ne verrai pas, sans une grande appréhension pour leur avenir, les Canadiens-Français prêter l'oreille à d'insidieuses propositions... Les peuples comme les individus ne vivent pas seulement de pain et on peut, à juste titre, leur appliquer la divine parole : *Querite primum regnum Dei et omnia adjicientur vobis.*

\*\* Et les officiers ?

"Sans être trop chauvin, je vous avoue qu'on se sent remué jusqu'au fond du cœur quand on rencontre à l'étranger des hommes comme nos amis de Québec et de Montréal. Non : quoiqu'en pensent les pessimistes, la France n'est pas encore perdue ! Tant qu'elle inspirera des sentiments comme ceux que nous avons pu voir se produire pendant notre séjour au Canada, on ne pourra la traiter d'agonisante. Un jour ou l'autre elle reprendra son véritable rang dans le monde. J'espère qu'à notre prochaine visite au Canada, si toutefois, il me reste assez de bras et de jambes pour y revenir, vous me direz que j'avais raison. Je quitte la Nouvelle-France avec l'espoir d'y revenir un jour : les hasards de la carrière sont si grands et la terre si petite que lorsqu'on a le goût de la mer, il est bien difficile de ne pas repasser deux fois au même endroit. Ce pays raffraichit : on sent la France grande et forte quand elle inspire l'amour et le souvenir que vous lui portez.

\*\* Après, l'aspirant. Que va-t-il dire ?

"Tout en nous préparant le plus possible à la lutte, nous sommes les jeunes, nous, nous sommes la marine de l'avenir, nous tâchons de mener de front notre vie d'étude, de plaisir et d'observation. Vous connaissez notre poste. Il est gai comme l'est le carré. Souvent nous y causons de nos amis canadiens. Nous regrettons tous les jours davantage votre joli pays, surtout ses habitants. Les Américains sont trop affairés. Ils nous bousculent dans les rues, nous écrasent les pieds dans les cars et restent assis quand les dames sont debout ! Ils trouvent tout cela parfaitement naturel. "Time is money" : c'est vrai, mais décidément je préfère un peu moins de "Money" et avoir un peu plus de temps pour être poli !"

\*\* Et la note triste : La voulez-vous ? Elle est d'hier, celle-là ; la voici :

"Vous avez dû connaître le capitaine J. M. M. Lecorgne, de l'infanterie de marine ? Il vient de mourir au Tonquin, à quarante-trois ans."

Cette nouvelle m'arrive à l'instant, et je sens l'émotion m'empoigner. Je ferme les yeux : et je me reporte vers le passé.

Nous sommes à Saint-Pierre et Miquelon, en compagnie de mes vieux amis Paul de Cazes et Joseph Edmond Roy. De la Mothe, aujourd'hui le régent du Sénégal, gouverne l'île; Capron est à la tête de la magistrature, Lecorgne commande la petite garnison. Nous sommes accueillis à bras ouverts. Et les causeries d'aller leur train.

Lecorgne est grand, large d'épaules. Il a l'œil vif, le cœur chaud, la verve et le rire gaulois. Il aime le bruit, la poudre, la guerre. Il se sent mal à l'aise sur ce rocher perdu au milieu des brumes du golfe Saint Laurent; il regrette le Tonquin, les risières, le fleuve Rouge. A quelque temps de là, son rêve se réalise; il part pour la promotion, pour la gloire. Hélas! il n'est en route que pour la mort! Et le voilà maintenant qui attend la résurrection sous cette terre dévorante. Au dessus de celui qui fut un homme, un pieux, un chrétien, pullulent les tigres, les serpents, les moustiques, les fourmis, les centipèdes, les miasmes putrides, les pavillons Noirs. La légion d'Honneur lui tient lieu de croix: elle est dans sa tombe de soldat. Son nom n'est plus répété que dans les chuchotements du bivouac.

— Quel brave officier! se disent les camarades entre eux. Quel cœur large! Il aurait été général de brigade. On va si vite dans l'infanterie de marine, surtout quand on est doué comme il l'était. Et puis il y en a tant qui meurent à l'hôpital ou qui tombent en route. Il faut bien arriver d'emblée.

Voilà ce qui va se dire ce soir, en faisant le guet contre les pirates. Demain on passera à un autre genre d'idée. Lecorgne aura rejoint alors la grande armée des oubliés. Ainsi le vent la fragilité humaine: ainsi vont les choses de ce monde.

\* \* Mais trêve de ces confidences pour le quart d'heure. Peut-être y reviendrai-je? Il y a tant de choses intéressantes dans ce secrétaire rempli de souvenirs et de parfums d'outre mer.

\* \* Recausons de la *Naiade*. Elle rentre en France: elle désarmera en mars. Jusqu'à nouvel ordre, cette frégate sera le dernier navire de guerre français qui viendra dans le Saint-Laurent.

Avant de lui dire adieu, formulons des vœux. Pour Dieu et pour la Patrie telle était la devise de ce croiseur. Sur la poitrine de la plupart de ses officiers on lisait aussi une autre devise: "Honneur et Patrie". C'est celle de la Légion d'Honneur, c'est celle de l'étoile qui descend sur la poitrine des braves aux jours où la France, grande ou vaincue, ajoute à son histoire une nouvelle page d'héroïsme que lisent les générations avec un frémissement de fierté.

Sur la *Naiade* personne n'a oublié la responsabilité que renferment ces deux mots. Son vaillant équipage a parcouru les mers lointaines. Le Dahomez a vu ces marins défendre la cause de la civilisation. Dans ce pays mystérieux où tout n'est que superstitions, horreurs, cruautés froides, réfléchies, un amiral de France a su parler le véritable langage de la civilisation et du chrétien. A côté de la mission pénible du marin il a fait ressortir la grandeur de celle du missionnaire.

Et il a bien fait.

Nul plus que nous Canadiens français et catholiques ne pouvions mieux comprendre la grande attitude que cet officier général avait prise vis-à-vis de ces peuples sauvages. Elle n'a fait que nous rappeler celle de nos aïeux, les fondateurs de la Nouvelle-France.

Les marins de la *Naiade* voguent en ce moment vers la Patrie. Ils s'y reposeront trois mois et ils s'éparpilleront de nouveau sur les mers du globe. Puissent-ils se guider toute leur vie sur la devise de la vieille et vaillante frégate: *Pour Dieu et la Patrie*.

Puissent-ils mourir en léguaient à ceux qui les "suivront dans la carrière" cette croix qui porte les sublimes paroles: "Honneur et Patrie."

Après les grands jours de bataille, on la met souvent sur la hampe des drapeaux des régiments de France. L'aube ne va-t-elle pas luire bientôt du jour où chaque homme de France sera un drapeau?

Les officiers, les matelots de la *Naiade* seront de ceux-là!

\* \* Quant à nous, qui ne reverrons plus ces braves, nous en entendrons parler, à coup sûr. Nous leur réservons nos applaudissements. Pour eux, nous nous rappellerons ce beau vers d'un poète inconnu:

Les chagrins du départ sont pour celui qui reste.

\* \* Sonnez clairons! Battez tambours!  
Ra ta plan, rataplan  
Rataplan  
Plan plan!

Les tambours sont bien revenus.  
Pourquoi l'escadre de l'Atlantique Nord ne nous reviendrait-elle pas?

*Touche le Saint-Maurice*

## NOS GRAVURES

### LES MASSACRES EN CHINE

L'opinion publique s'est sérieusement émue en Europe à la nouvelle des massacres dont la Chine vient d'être le théâtre. On a parlé de missionnaires européens et de sœurs de charité assassinés. Voici, pour rétablir la vérité, le texte de la dépêche que le *Foreign Office* a reçue du ministre anglais à Pékin:

"Une révolte s'est produite à l'ouest de Jehol, près de la grande muraille. Elle est conduite par des brigands qui sont toujours présents dans les parties septentrionales de la province du Petchili et qui sont indubitablement, dans ce cas-ci, soutenus par les sociétés secrètes, et peut-être par les Chinois mahométans de Mongolie.

"Le soulèvement a atteint, dit-on, certaines proportions: on rapporte que deux ou trois grandes villes ont été prises et que plusieurs centaines d'indigènes, parmi lesquels un nombre considérable de chrétiens, ont été massacrés. Il n'y a néanmoins aucune raison de croire que la vie d'aucun Européen ait été sacrifiée.

"Six mille soldats, sous le commandement du principal officier de la province, ont été envoyés par le gouvernement pour étouffer la révolte; le gouvernement a confiance que cela sera bientôt fait; les soldats doivent approcher maintenant du théâtre du soulèvement.

"Des nouvelles à sensation circulent chaque jour ici; elles auront sans doute été transmises par le télégraphe à l'Europe, bien qu'elles ne soient exactes ni en ce qui touche le pays ni en ce qui concerne les personnes dont il s'agit. Il faudrait donc n'accueillir de tels rapports que sous les plus grandes réserves.

"Il y a une canonnière anglaise à Tien Tsin et une autre a remonté le Yang Tse jusqu'à Ichang. Pour le moment, en tous cas, il n'y a aucune nouvelle inquiétante de la région du Yang Tse."

Enfin les derniers télégrammes annoncent que les rebelles ont été mis en complète déroute par le général Lich. Les prisonniers, au nombre de onze cents, ont tous été exécutés.

L'état de siège a été proclamé en Mandchourie.

### LE TREMBLEMENT DE TERRE AU JAPON

De tous les événements qui jettent l'épouvante au sein des populations, il n'en est pas de comparable au tremblement de terre. Celle-ci sur la poussée extraordinaire d'une force—qu'on prétend être de la vapeur condensée dans son sein—s'entrouvre avec un bruit épouvantable et creuse d'horribles abîmes pour engoulir hameaux, villages et souvent villes entières.

Le Japon a passé, ces jours-ci, par toutes les péripéties de ce lugubre drame naturel. Le plus

violente secousse de ce tremblement de terre s'est fait sentir dans les districts de Aichi et Gifu, dans la province de Mino, environ 225 milles au sud-ouest de Tokio, la capitale du Japon, près du chemin Tokaido, sur la côte ouest de l'île de Nippon. Les principales villes qui ont subi de plus grandes pertes dans cette catastrophe sont Nagoya, Ogaki et Gifu.

La population des districts d'Aichi et Gifu est estimée à deux millions et demi d'habitants; sur ce nombre 7,524 personnes ont perdu la vie, dans ce tremblement de terre, 9,458 ont été blessées, 166,442 maisons ont été démolies, et 542,000 hommes sont maintenant sans habitation.

Le centre du tremblement de terre paraît être dans la vallée de Neo, aux pieds de la montagne Hakusan, au nord-ouest de la ville de Gifu, ou dix villages et autant de hameaux ont été engloutis. Les villes de Gifu, Kasamatou et Kano, ont été tellement secouées qu'elles sont devenues inhabitables; Ogaki sur une population de 18 589 en perd 789, sans compter 1,370 blessés. Dans la grande ville d'Osaka, les seuls dommages sérieux qu'il y ait à déplorer, sont la chute de quelques larges usines, tuant 50 à 60 personnes et en blessant une trentaine.

Le télégraphe ajoute que ces scènes de destruction étaient si terrifiantes, que la population fuyait épouvantée loin du théâtre ou elles se déroulaient dans toute leur rapidité vertigineuse, et que nombre de personnes sont mortes de frayeur.

J. G. B.

### LE GRAND MUR DE CHINE

Parmi les sept merveilles du monde, on compte le grand mur de Chine (grande muraille), construit en l'an 247 av. J. C. par Tsin-Chioang Ti, de la dynastie des Tsin. Malgré que sa construction date d'une époque très éloignée, ce mur se conserve dans une étonnante intégrité, signe de la grande stabilité avec laquelle il a été fait. "Ce monument, qui est peut-être le plus grand ouvrage exécuté par la main des hommes, a une longueur de 1 300 milles, depuis l'extrémité occidentale du Chen-si jusqu'à l'extrémité orientale du Tch-yi. Il passe sur de hautes montagnes et traverse des vallées profondes. Il est composé de deux murs parallèles; l'intervalle en est rempli de terre et de gravier. Les fondations consistent en grandes pierres brutes; le reste du mur est en brique. Sa hauteur est de 24 pieds, son épaisseur d'environ 13. Des tours dans lesquelles se trouvent beaucoup de canons en fonte, s'élèvent à cent pas à peu près l'une de l'autre."

Ces détails sont déjà connus du lecteur, aussi ce n'est pas dans le but de les lui enseigner du nouveau que nous les citons aujourd'hui, mais uniquement pour les rappeler à la mémoire qui, hélas! oublie tant de choses. D'ailleurs, parler des merveilles qui surprennent l'imagination, c'est toujours nouveau, toujours original, nos lecteurs sauront le remarquer.—J. G. B.

### LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

*Nettoyage des carafes de cristal.*—J'étais l'autre jour dans un jeune ménage, où j'ai eu le déplaisir de voir des carafes et des huiliers au cristal épaissis par le peu de soin que l'on en prenait.

Il est si simple de les tenir propres en les nettoyant ainsi:

Roulez de petits morceaux de papiers gris non collé ou de papier brouillard, et, humectez-les d'eau de savon, introduisez les dans les carafes, et mettez de l'eau chaude par dessus, secouez fortement pendant quelques minutes, videz les carafes, rincez-les et égouttez.

Lorsqu'elles seront sèches, elles seront aussi brillantes que si elles étaient neuves.

ERRATUM.—Le titre de la poésie à la page 571, du MONDE ILLUSTRÉ, numéro précédent, doit se lire: *Vale*—en langue vulgaire: *Adieu*—et non pas *Vole*.

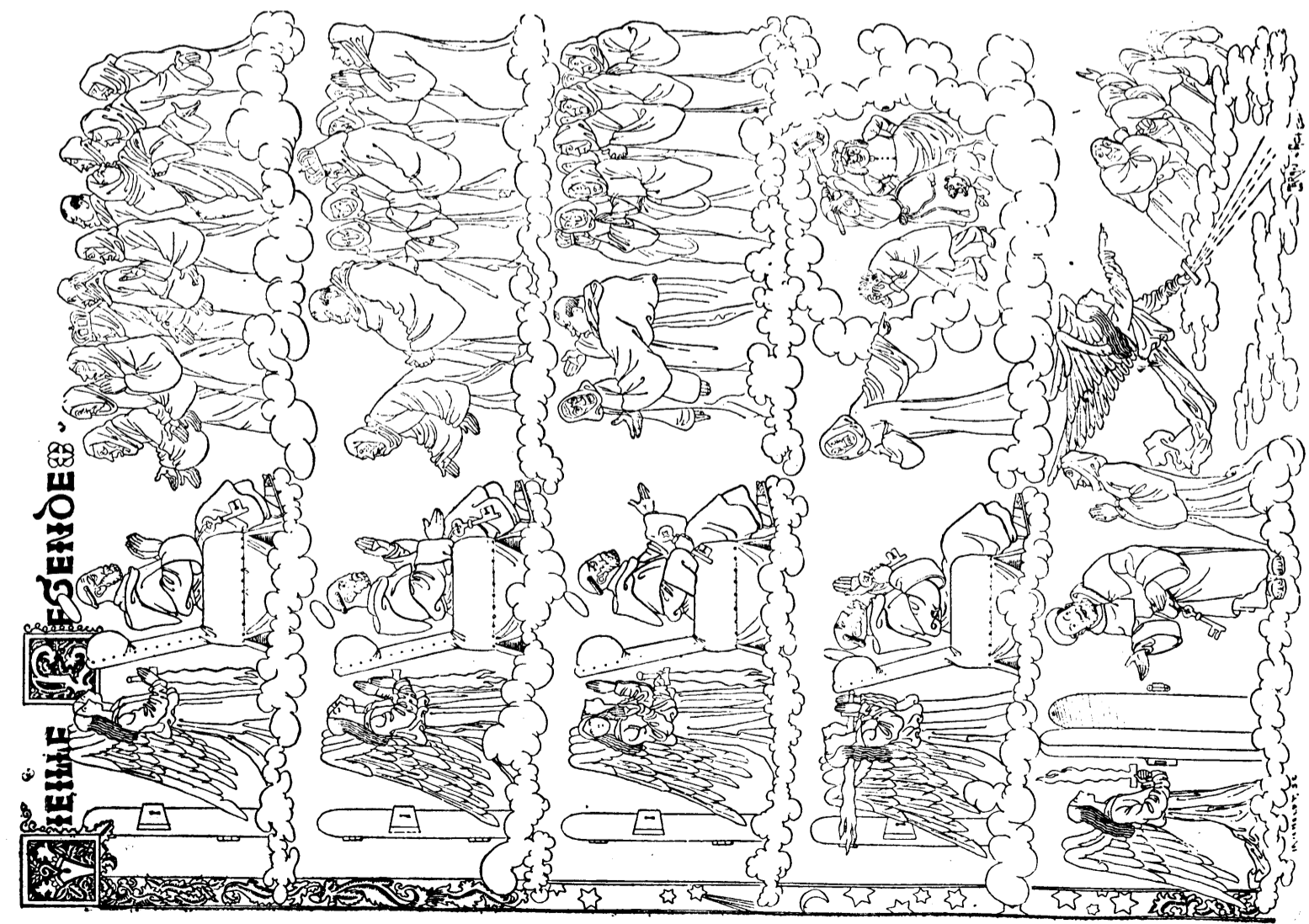
Ce jour-là, tant de candidats s'étaient présentés au Paradis, que, vers le soir, à force de leur ouvrir la porte, saint Pierre n'avait plus qu'une place à donner. Et pourtant, la foule était grande encore des âmes vertueuses qui, tumultueusement, sollicitaient du gardien céleste l'accès du séjour bienheureux. Menacées de passer la nuit dans les limbes, pressés de faire valoir leurs droits à l'éternelle béatitude, les pauvres âmes se bouscullaient pour se rapprocher de l'introducteur sacré et vociféraient pour s'en faire entendre. Mais, comme elles parlaient toutes à la fois, leur tapage était incompréhensible. Parfois cependant, de ci, de là, au-dessus du bruit, éclataient en phrases plus distinctes quelques-uns des titres qu'alléguaient, pour rentrer au Ciel, ces victimes de la Terre.

— J'étais honnête quoique pauvre ! mugissait l'un.  
— Et moi honnête quoique riche ! glapissait l'autre.  
— Moi, professeur de harpe à Falaise ! hurlait une troisième.  
— Poète dans les Basses-Alpes !  
— Actionnaire en Italie !  
— Prétendant en France ?  
— Préfet de Seine !  
— Tamponné !  
— C'est bon ! c'est bon ! grommelait saint Pierre, qui ne paraissait pas se décider. Tout à coup, une voix faible se fit entendre dans une acalmie :  
— J'étais mariée ! exhala-t-elle.  
— Par ici, bonhomme ! fit l'apôtre.  
Et l'on vit s'avancer une pauvre âme hâve, maigre, frippée, à étonner les morts eux-mêmes.

L'assistance murmura plaintivement et saint Pierre fit un geste de pitié en se dirigeant vers la porte céleste. L'âme du martyr le suivit et elle allait passer d'emblée, quand une autre âme se jeta au-devant d'eux, une âme apoplectique, chauve et obèse, celle-là :  
— Et moi aussi je l'étais ! rugit-elle avec colère.

A cette équivoque qui leur rappelait le répertoire du Palais-Royal, les âmes éclatèrent de rire. Saint Pierre, embarrassé, s'arrêta :  
— Mais moi, reprit la première, d'une voix basse comme un souffle, je l'ai été trente ans.

— Trente ans ! s'écria le bon saint, et il fit un pas de son côté.  
— Un instant ! tonna l'âme obèse, quelle figure avait votre femme ?  
— Elle était belle, susurra l'âme frippée.  
— Et quel caractère ?  
— Elle était bonne, mais—et il soupira douloureusement—mais elle ne m'aimait pas.  
— Eh bien ! meugla l'autre en triomphant, ma femme à moi était horrible et har-  
gneuse ! ET ELLE M'ADORAIT !  
— Miséricorde ! gémit saint Pierre, et il mit la clef dans la serrure. L'âme frippée se tendit dans un suprême effort :  
— Arrêtez ! cria-t-elle en râlant, arrêtez ! la mienne AVAIT SA MÈRE !  
— Oh ! oh ! fit l'apôtre en le saluant, que ne commenciez-vous par là, homme de Dieu ! Entrez ! entrez ! Je vous le dis, en vérité, vous avez bien gagné le Paradis, et, même, vous y serez à la droite du Père !





## LE DEPART DE L'ANNÉE

Qui donc êtes-vous, ô pâle fantôme ?  
—Je suis le vieil an.  
Où fuyez-vous donc ? —Je vais au royaume  
Du profond néant.

Que portez-vous, là, sous les replis vastes  
Du manteau royal ?  
—Les jours de bonheur et les jours néfastes,  
Le bien et le mal.

Ma tâche ici-bas étant terminée  
Je vais mon chemin.  
Tournez vos regards vers la jeune année  
Qui vous tend la main.

Mais souvenez-vous qu'à la fin des âges  
Nous viendrons encor,  
Au trône de Dieu, par nos témoignages,  
Fixer votre sort.

MME DUVAL-THIBAUT.

New-York, 29 décembre 1891.

## LES ROIS MAGES

## LÉGENDE

Cette légende a été écrite en latin au quatorzième siècle, traduite en allemand vers la fin du même siècle, imprimée à Strasbourg en 1488, réimprimée à Francfort en 1842, au bénéfice de la cathédrale ; nous donnons la traduction de Xavier Marmier de l'Académie française publiée en son livre la *Maison*.

Une prédiction qui annonçait l'apparition d'une étoile dans la terre d'Israël ayant été proclamée par un prophète païen, les païens eux-mêmes étaient intéressés à son accomplissement. Une tour fut construite sur une montagne de la Judée, douze astronomes observaient nuit et jour le firmament. Quand le temps fut venu, on vit s'élever à l'Est une étoile brillante qui répandit sur toute la contrée une lumière aussi éclatante que celle du soleil. L'étoile présentait dans ses rayons la forme d'une croix et d'un petit enfant. Il en sortit une voix qui disait : "Aujourd'hui est né un roi en Judée." Cette étoile fut vue de la Judée entière, et le peuple se réjouit, et l'on ne douta pas que ce ne fût celle qui avait été annoncée par Balaam.

L'Inde était divisée en trois régions séparées l'une de l'autre par de hautes montagnes. La première était l'Arabie dont le sol est tout rouge par la quantité d'or qu'il renferme ; Melchior en était le roi ; la seconde, gouvernée par Balthazar, était la Gadolie, une des parties du royaume de Saba où l'encens coule de tous les arbres ; la troisième, soumise au sceptre de Gaspard, était l'Inde renfermant le royaume de Tharsie, où il y a tant de myrrhe, que lorsqu'on passe le long des buissons elle s'attache aux vêtements. Mais comme les souverains de ces trois contrées se distinguèrent particulièrement par les dons qu'ils apportaient, l'Écriture leur donne seulement le titre de roi de Tharsis, d'Arabie et de Saba.

Chacun d'eux avait vu l'étoile et s'était décidé à la suivre, mais sans faire part de sa résolution à ses voisins. Ils se mirent en marche avec une suite nombreuse, et pour eux disparurent tous les obstacles d'un long chemin coupé par des montagnes, traversé par des rivières. Ils ne buvaient ni ne mangeaient non plus que leurs gens ni leur chevaux, et n'éprouvaient nul besoin de nourriture et de sommeil. Ils allaient sans s'arrêter dans la direction de l'étoile, et ils ne mirent que treize jours à faire un trajet qu'ils ne purent, à leur retour, accomplir en moins de deux ans. Si quelqu'un, dit le petit livre auquel nous empruntons ces détails, doute de ces faits, qu'il lise le passage du prophète Daniel où il est raconté que Habacuc fut enlevé par les cheveux et transporté en une heure de Jérusalem à Babylone.

Mais lorsque les nobles voyageurs furent arrivés à deux milles de Jérusalem, l'étoile disparut sous une brume épaisse. Chacun d'eux s'arrêta : Melchior sur le mont Calvaire, Balthazar sur le mont des Oliviers, et Gaspard entre les deux. Quand le brouillard s'éclaircit, ils furent surpris de se voir là tous les trois. Ils découvrirent alors qu'ils avaient obéi au même message, s'embrassèrent avec joie et se dirigèrent ensemble vers Jérusalem.

Leurs troupes réunies étaient si nombreuses, qu'on eût dit une armée qui venait assiéger la ville. Les habitants de Jérusalem et Hérode furent dans une grande inquiétude. Les souverains étrangers s'enquirent près de lui de ce rois des Juifs dont ils avaient vu, dans leur pays, s'élever l'étoile qui devait les conduire à Bethléem. L'étoile se montra de nouveau devant eux et s'arrêta sur une chétive cabane. Dans cette cabane était l'Enfant Jésus, âgé de treize jours, avec Marie qui était grande, brune et vêtue d'une simple robe bleue. Mais les trois voyageurs étaient splendidement habillés et amenaient avec eux de riches trésors, car tout ce qu'Alexandre le Grand avait laissé à sa mort, tout ce que la reine de Saba avait donné à Salomon, tout ce que Salomon avait amassé dans son temple, les trois rois l'avaient reçu de ceux qui avaient pillé le temple de Jérusalem, et ils apportaient ces nombreuses richesses. Quand ils entrèrent dans la cabane, elle était inondée d'une lumière qui les éblouit tellement, qu'ils ressortirent tout troublés. Chacun d'eux alors offrit la première chose qui lui tomba sous la main et oublia les autres présents. Melchior offrit trente pièces d'or ; Balthazar de l'encens ; Gaspard de la myrrhe. Ils perdirent le souvenir de ce que la Vierge leur avait dit et se rappelèrent seulement qu'ils s'étaient prosternés devant l'Enfant en s'écriant : "Que Dieu soit loué !"

Leurs offrandes ont eu cependant une importance historique, notamment les pièces d'or qui figurent dans plusieurs transactions mentionnées par l'Écriture sainte. Le père Abraham les avait frappées, puis les avait données à Macphellah, le roi d'Égypte. Celui-ci les avait léguées à Putiphar, qui en fit présent à Joseph pour ses frères, lesquels plus tard les lui remirent pour payer le grain qu'ils avaient acheté. Joseph les donna à la reine de Saba, pour l'embaumement du corps de son père et la reine les avait apportées à Salomon. De Jérusalem elles étaient revenues entre les mains de Melchior, qui maintenant les offrait à Bethléem. Quand la sainte Famille s'enfuit en Égypte, la Vierge enveloppa l'or, l'encens, la myrrhe dans un linge qu'elle perdit en route. Un berger le trouva et le conserva jusqu'au temps où Jésus faisait des miracles en Judée. Affligé d'une infirmité, il vint à Jérusalem où Jésus, le guérit. Dans sa reconnaissance il voulut lui donner le trésor qu'il possédait ; mais le Seigneur lui dit de le déposer comme une offrande sur l'autel. Le lévite brûla l'encens, et une partie de la myrrhe fut employée à faire l'amer breuvage que Notre Seigneur but sur la croix ; le reste servit à embaumer son corps. Les trente pièces d'or devinrent le prix de la trahison de Judas, qui, dans ses remords, les jeta aux pieds du grand-prêtre. Quinze de ces pièces payèrent les soldats qui gardaient le saint sépulcre ; avec les quinze autres, on acheta un champ pour ensevelir les pauvres pèlerins.

Mais revenons aux rois mages. Après avoir fait leurs offrandes, ils mangèrent et se reposèrent, puis s'en retournèrent par le chemin direct, vers leurs contrées où, malgré leur célérité, ils n'arrivèrent qu'en deux ans. Ils racontèrent alors à leurs peuples ce qu'ils avaient vu, les miracles que Dieu avait faits, et partout on érigea l'image d'une étoile avec une croix et un enfant. Lorsque saint Thomas, l'apôtre, se rendit aux Indes pour prêcher l'Évangile, il fut surpris de voir ces symboles et voulut en connaître l'origine. Les prêtres païens lui racontèrent le voyage des trois rois, ce qui réjouit saint Thomas, car il avait entendu parler de ces grands pèlerins auxquels les observations des douze astrologues avaient fait donner le nom de mages. Il se signala par plusieurs miracles et sa réputation se répandit dans les trois régions de l'Inde.

Les trois rois étaient alors vieux et infirmes ;

mais en entendant prononcer si souvent le nom de saint Thomas, ils voulurent le voir. De nouveau ils se mirent en route le même jour, sans s'être communiqué l'un à l'autre leur résolution, et arrivèrent près de l'apôtre en même temps. Saint Thomas les baptisa, puis les éleva à la prêtrise. Ils construisirent une grande ville, vécurent ensemble dans une union fraternelle et prêchèrent pendant deux ans l'Évangile. Melchior mourut et fut enseveli dans un magnifique tombeau. Balthazar mourut ensuite et fut mis dans le même sépulcre. Gaspard bientôt après rendit le dernier soupir, et lorsqu'on transporta son corps près de ceux de ses compagnons, l'un et l'autre se retirèrent chacun d'un côté pour lui faire place entre eux. Plusieurs miracles glorifièrent ce tombeau. Cependant les peuples de ces contrées s'écartèrent de la vraie voie et tombèrent dans de malheureuses hérésies, puis chaque nation voulut reprendre le corps de son roi.

L'impératrice Hélène, après avoir trouvé la vraie croix avec ses quatre clous, les langes de l'Enfant Jésus et la robe bleue de la Vierge, résolut de chercher les reliques des trois rois. Elle partit pour l'Inde et après de nombreuses difficultés parvint à les découvrir. Elle eut surtout beaucoup de peine à obtenir celles de Gaspard qui étaient au milieu d'une méchante race d'héritiques. Lorsque enfin ces ossements eurent été placés dans une même châsse, il s'en exhala une odeur délicieuse qui prouvait, non seulement la pureté des corps, mais le plaisir que les trois rois éprouvaient à être réunis.

Hélène les emporta à Constantinople où ils furent provisoirement honorés dans l'église de Sainte Sophie. Abandonnés sous le règne de Julien l'apostat, ils furent de nouveau invoqués sous le règne de son successeur, puis donnés à Lustrigius, évêque de Milan, Grec de naissance, qui avait rendu de grands services à l'Église grecque.

Frédéric Barberousse les enleva à Milan et les donna à Cologne. Ils furent d'abord placés dans la vieille église de l'évêque Hildebold. Ils furent ensuite portés dans la cathédrale fondée par Conrad de Hochstaden. A présent encore c'est là qu'ils reposent.

## LES SOULIERS BLANCS

Elle est jeune : quinze ans à peine. Elle a la passion de la danse,—mais la passion !

Elle danse avant de se coucher, quand elle a bien fermé la porte. Les jours de congé, elle danse avec une chaise et sans musique. Elle danserait au couvent, mais on ne veut pas :—alors, la nuit, elle rêve de danser. Le danseur lui importe peu, et même l'air : c'est la danse qu'il lui faut, la danse toute simple, l'ivresse du tournoiement, le plaisir de suivre ce rythme, de se fondre en lui.

Elle danserait jusqu'à en mourir. Morte, elle espère bien danser encore

Chacun se fait, à son image, son idée du Paradis. Elle a pris sa mère à part :

—Dis-donc, maman, quand je mourrai...

La mère a voulu plaisanter,—mais la fillette était sérieuse, presque suppliante :

—Oui, quand je mourrai, maman, tu me mettras mes souliers blancs,—que j'aie danser tout de suite !

Charles Tudesq

Paris, 1891.

Les doreurs meurent de faim comme les autres, malgré qu'en dise le proverbe : "Qui dore dine."

Notes d'album : "Dieu s'est toujours repenti d'avoir fait l'homme, mais jamais d'avoir créé la femme."—UNE FEMME.

"Cependant, après avoir créé la femme il s'arrêta de peur de faire plus mal."—UN HOMME.

## RAMA-FOLIOLÉS

I



ÉTAIT au milieu de l'été

Une orgueilleuse feuille d'é-  
rable, du poétique nom de Ra-  
ma, découpée à ravir, pimpante  
en son vêtement d'émeraude, se  
balançait coquettement au bout  
d'une branche solide et ner-  
veuse.

Son petit cœur de feuille,  
goûtant ce bonheur des déli-  
cats : être joli, habillé avec  
richesse, jouir d'un idéal spectacle, battait douce-  
ment.

Hélas ! comme il arrive souvent, ce bonheur fa-  
cile avait rendu superbe cette délicieuse créature.

Un jour, que plus belle—si possible—que d'ha-  
bitude, elle avait écouté les compliments louan-  
geurs des oiseaux galants, son âme se gonfla d'in-  
solence. Elle voulut faire sentir son mépris, montrer  
sa supériorité sur les êtres privés de ses avantages.

Un modeste saule croissait non loin. Avisant  
une des feuilles, la plus proche : la brune Foliolés,  
Rama lui vanta ses attraits, l'écrasa de son dé-  
dain, la tortura par une comparaison injuste, enfin,  
se conduisit telle que certaine princesse vis-à-vis  
d'une villageoise.

II

C'était au milieu de l'automne.

Quelques feuilles rares, disséminées, avaient  
seules prolongé leur agonie.

La fin était proche. La Mort, l'inexorable, les  
guettait avec convoitise. Son œil maudit en son  
pouvoir fascinateur ne se détachait pas d'elles. De  
même le serpent qui magnétise un oiseau, il tient  
son regard constamment fixé sur sa victime, per-  
suadé qu'elle viendra immanquablement se préci-  
piter dans le gouffre béant de sa gueule.

Au nombre de ces feuilles, se trouvaient Rama  
et Foliolés...

Un dernier souffle de vie les animait, quand  
Borée, furieux, passa, laissant derrière lui : Ruines,  
Carnages, Désolation.

Toutes les feuilles étaient tombées !  
La Mort, l'inexorable, les saisit et les plongea  
dans la boue, la fange.

Côte à côte se trouvèrent Rama et Foliolés.

III

Pourquoi, durant la vie, se prévaloir de ses avan-  
tages matériels ?

E. Z. MASSICOTTE.

## Correspondance

Fort Kent, Maine (E.-U.)

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de vous offrir mes plus chaleu-  
reuses félicitations pour le petit article, si touchant  
et si patriotique, intitulé : *Loin de son pays*, et  
signé "Lorenzo," qui a paru dans votre numéro  
395, du 28 novembre dernier.

L'auteur, le premier, mérite d'être félicité et  
applaudi pour ces nobles paroles : "J'étais à peine  
parti que je songeais que, dans mes préérégrina-  
tions, je pourrais peut-être convaincre quelques  
malheureux compatriotes de retourner vers les  
rives de leur pays natal"... "Je serais heureux  
si ces lignes pouvaient détourner quelques uns de  
nos bons Canadiens, n'en serait ce qu'un, de l'idée  
fatale de s'acheminer vers les Etats-Unis, cette  
terre plutôt d'exil que de liberté."

C'est bien là le sentiment et le vœu de tout vé-  
ritable patriote, en Canada : retenir d'abord les  
enfants du pays, et puis y rappeler ceux qui se  
sont exilés.

Nul doute que des écrits comme celui là n'é-  
meuvent beaucoup de cœurs et ne fassent pleurer  
beaucoup d'yeux, tant au pays natal qu'au pays  
de l'exil.

Nul doute aussi que la fameuse complainte de  
Gérin-Lajoie, *Un canadien errant*, ne contribue  
puissamment à cette noble fin, en célébrant, d'une  
manière si touchante, les charmes du pays et les  
amertumes de l'exil !

N'est-il pas vrai, cependant, que cette com-  
plainte, telle qu'elle est, ne s'applique pas rigou-  
reusement à la situation ordinaire de nos Cana-  
diens des Etats-Unis, et qu'elle serait beaucoup  
plus effective si elle était une traduction fidèle des  
sentiments de leurs cœurs ?

Ce qu'il faut exprimer, d'après le but que l'on  
se propose, c'est l'amour du pays, l'ennui de l'exil,  
le projet du retour, le retour, et puis les joies du  
retour. De cette manière, la romance est com-  
plète. C'est une véritable prédication. Impossible  
de la chanter sans se sentir entraîné dans cette  
voie.

Je vous propose donc, monsieur le rédacteur, la  
modification suivante de cette patriotique chan-  
son, en vous priant de voir s'il n'est pas à propos  
de lui donner les honneurs de la publicité, de la  
répandre et de la recommander à vos lecteurs, soit  
du Canada, soit des Etats-Unis.

## LE CANADIEN ERRANT

Un Canadien errant,  
Bien loin de ses foyers,  
Parcourait en pleurant  
Des pays étrangers.

Un jour triste et pensif,  
Assis au bord des flots,  
Au courant fugitif  
Il adressa ces mots :

Si tu vois mon pays,  
Mon pays bienheureux,  
Va, dis à mes amis  
Que je me souviens d'eux.

Plongé dans les douleurs,  
Loin de mes chers parents,  
Je passe dans les pleurs  
D'infortunés moments.

O jours si pleins d'appâts  
Vous êtes disparus !  
Et ma patrie, hélas !  
Ne la verrai-je plus ?

\* \*

Oui, je te reverrai,  
O terre du bonheur !  
Et je retrouverai  
Les amis de mon cœur.

Aussitôt, animé  
Du plus noble dessein,  
De son pays aimé  
Il reprend le chemin

Il arrive joyeux,  
Il est bien accueilli.  
Oh ! qu'il se trouve heureux  
Et tranquille chez lui !

Et là souvent le soir,  
Tout fier de son retour,  
Il dit ce chant d'ivoire,  
De bonheur et d'amour :

Dans mon très cher pays,  
Quel charme ! quel plaisir !  
Parmi tous mes amis  
Je veux vivre et mourir.

F. X. BURQUE, ptre.

Cheschez le devoir avant le plaisir, et vous trou-  
verez le plaisir dans le devoir.—PLUTARQUE.

Dans bien des cas, je préfère, comme critique,  
le paysan simple à l'académicien subtil et avisé.—  
RÉV. P. DIDON.



CHEZ LE ROI TIÉBA

Le *Journal officiel* vient de publier un rapport  
adressé par le capitaine Quiquandon au comman-  
dant supérieur du Soudan français sur l'import-  
tante mission qu'il a remplie pendant près de deux  
ans auprès de Tiéba, roi de Kéné Dougou, pays si-  
tué dans l'intérieur de l'Afrique, à l'est du Haut-  
Niger.

Le capitaine Quiquandon donne des détails très  
curieux sur ce pays encore presque inconnu. A  
son arrivée, Tiéba envoie au devant de lui ses ca-  
valiers. Curieuse troupe, en vérité.

"Tout ce monde, dit le capitaine, est propre-  
ment, mais simplement vêtu de calicot blanc.  
Quelques rares étoffes de soie ou de drap, pas de  
bijoux. Certaines coiffures sont bizarres : c'est  
tantôt un simple bonnet blanc autour duquel s'en-  
toure un tamasambé, couvert de glaces d'un sou  
qui miroitent au soleil. Ces glaces apparaissent  
aussi formant turban autour de chapeaux pointus,  
ou bien ces mêmes chapeaux pointus sont entière-  
ment revêtus de plumes de casoar ou de vautour,  
noires, piquées droites dans chaque maille.

"Parfois, ce sont de longues plumes blanches,  
toujours plantées droites, qui donnent à ces têtes  
noires des airs étranges. Un autre est coiffé  
d'une sorte de casque, non pas orné d'or ou d'ar-  
gent, mais bien simplement en cuir ; deux cornes,  
de belles cornes de biche, longues de 15 à 20 cen-  
timètres, ornent son front ; en arrière, le casque  
porte également deux autres cornes un peu plus  
petites que celles du devant.

"Le bourreau a une coiffure étrange, une sorte  
de mitre d'évêque, en cuir jaune, avec des dessins  
en cuir noir, rouge, blanc, bleu, plaqués dessus ;  
la face postérieure de cette mitre se prolonge et  
tombe derrière jusqu'aux reins, comme un im-  
mense couvre-nuque ; les bords de cette mitre et  
du couvre-nuque sont bordés de longs poils de  
mouton blancs.

"Chez Tiéba, chacun se costume comme il l'en-  
tend, il y a de tout ; à côté du cavalier au turban  
bien enroulé sur la tête, aux trois ou quatre bou-  
tons superposés, bien propres, recouvrant le bou-  
bou de guerre crasseux, se trouve l'homme simple-  
ment couvert de son boubou de grisgris, et l'archer  
tourka entièrement nu.

"A un kilomètre de Dabila était massée une  
colonne d'un millier d'hommes, placée en bataille  
avec un semblant d'ordre et d'alignement. Tiéba  
avait envoyé ce monde au devant de nous pour  
nous faire honneur. Ils s'étaient formés sur la  
gauche de la route : les cavaliers rassemblés en  
deux groupes de 120 à 130 chevaux tenaient la  
droite, puis venaient trois compagnies d'infanterie  
avec leurs fanions jaunes, blancs, bleus, en avant.

"Je me garderai de vouloir prétendre que ces  
gens étaient correctement alignés, mais l'impres-  
sion que je ressentis est qu'il y avait de l'ordre  
dans tout ce monde-là ; ce n'était pas une tourbe,  
cela se tenait, cela obéissait. Pendant dix kilo-  
mètres, cette sorte d'escorte d'honneur de 250  
chevaux et de 700 à 800 fantassins nous suivit,  
nous flanquant à distance respectueuse et mar-  
chant en ordre."

"Très joli encore, le récit de la réception de la  
mission par Tiéba, et la description de la scène où  
le capitaine Quiquandon remet au roi les cadeaux  
que lui envoie le colonel Archinard, commandant  
du Soudan français.

"Le soir de notre arrivée, vers les quatre  
heures, je me rendis avec le docteur Crozat auprès  
du fama pour lui donner les cadeaux que j'étais  
chargé de lui remettre. Ses frères, ses fils, ses  
chefs de colonne, étaient près de lui ; Tiéba, comme  
tous les chefs noirs, resta d'abord impassible. Les  
étoffes, les manteaux, les sabres, le revolver, n'a-  
menèrent sur sa figure aucun signe qui pût trahir  
la moindre satisfaction intérieure.

“ Mais lorsque je lui remis les dix mousquetons d'artillerie, puis le fusil Kropatschek que vous lui aviez destiné, mon colonel, un éclair de joie illumina sa figure ; il sourit, tendit les mains, serra l'arme contre lui et me dit “ qu'il était heureux.” Je lui remis également une caisse de cartouches ; sa joie paraissait n'avoir plus de bornes. Je fis signe, et un spahi amena alors le cheval arabe tout harnaché ; un manteau avait été jeté sur le riche ornement brodé d'or, afin que personne avant le fama ne pût le voir.

“ Le colonel Archinard, lui dis-je, t'a envoyé des vêtements, des étoffes dignes d'un grand chef comme toi ; il t'a envoyé un fusil comme aucun chef noir n'en possède, il m'a chargé de te remettre ce cheval.”

“ Le manteau fut enlevé. Tiéba n'y tint plus, toute retenue disparut : l'impassibilité du noir avait fait place à une joie d'enfant. Je crus un moment que c'était le harnachement qui avait produit cet effet, mais je me trompais entièrement : c'était ce grand cheval blanc qui, arrivant après le fusil, avait fait naître cet enthousiasme. L'animal fut fêté, caressé, une grande case fut évacuée aussitôt pour l'y loger, et le lendemain je sus par Mo'y (en quelque sorte son premier lieutenant) que le fama, abandonnant ses femmes, avait passé la nuit près du cheval, ne cessant de le flatter que pour faire jouer le mécanisme du kropatschek.”

PROPOS DU DOCTEUR

SAIGNEMENT DE NEZ

M. le docteur Hestchinson, de Londres, recommande, dans le traitement du saignement de nez, de plonger les pieds et les mains du patient dans de l'eau aussi chaude que possible.

Les cas les plus rebelles cèdent à ce traitement.

UN REMÈDE PRATIQUE

Tout le monde sait combien il est fatigant, pénible, douloureux d'avoir un corps étranger dans l'œil, d'autant plus qu'il est très difficile de s'en débarrasser. Il est nécessaire cependant, pour éviter des accidents qui pourraient devenir graves de faire sortir le fétu le plus tôt possible.

Pour cela, on peut recourir à un moyen fort simple. Il suffit d'écartier du globe de l'œil la paupière inférieure et de laisser tomber dans la cavité ainsi obtenue une graine de lin. Le patient ferme l'œil. La graine se colle d'abord au globe, mais elle se reconvre bientôt d'un mucilage épais qui lui permet de glisser aisément en tous sens ; enfin, au bout d'un temps plus ou moins long, elle sort toute gluante par le coin interne.

A-t-elle agi en nettoyant l'œil ? Son mucilage a-t-il simplement contribué à dégager le fétu ? On pense que la graine de lin agit de deux manières : dans sa course, elle ne peut que nettoyer l'œil, et le liquide mucilagineux doit entraîner avec lui le fétu. En tous cas, ce qui est certain, c'est que la douleur disparaît presque aussitôt après l'introduction de la graine.

Le remède est facile à appliquer.

DU CRI CHEZ LES ENFANTS

Le cri de l'enfant se décompose en deux temps bien distincts : le cri proprement dit, qui a lieu pendant que l'air est chassé de la poitrine, et la reprise, au moment où l'air y est attiré.

Le cri est ordinairement plus fort et plus soutenu que la reprise.

Le premier cri du nouveau né est dû probablement à l'impression pénible de l'air extérieur sur la surface du corps. Dans les premiers mois de vie, l'enfant pousse des cris sous l'influence de plusieurs causes que toutes les mères doivent connaître pour pouvoir venir intelligemment au secours de leur déresse. Tantôt les langes sont trop serrés et compriment durement leur pauvre petit corps, tantôt leurs couches sont mal disposées et font des plis qui les gênent ou les agacent : quelquefois, c'est une épingle mal placée dont la pointe les pique pendant certains mouvements ;

ailleurs, c'est une punaise, ou même une puce qui provoque des cris déchirants.

Le cri de la faim se reproduit chez l'enfant toutes les deux ou trois heures ; on l'évite en réglant l'enfant de bonne heure et en lui servant ses repas avec régularité ; il y a encore le cri des enfants méchants, qui sont pour la plupart mal élevés et qui crient parce qu'on les a habitués à dormir dans les bras ou à être bercés dans leur lit.

Le cri de la douleur se distingue du cri naturel en ce qu'il ne cesse pas quand on distrait l'enfant, lorsqu'on le change de position ou qu'on lui présente le sein. Un des bons moyens qui permettent de distinguer ces deux cris consiste à exposer l'enfant à la lumière : si les cris sont dus à un simple caprice, l'enfant ouvre de grands yeux et se calme instantanément ; si les cris sont causés par la douleur, la lumière ne suffit pas pour les apaiser.

UNE CAUSE FRÉQUENTE DES MALADIES D'ESTOMAC

Chez la femme, je veux parler du corset ; chez l'homme, j'ai en vue l'absence de bretelles. Soyons galant et commençons par le corset, et surtout le corset vigoureusement serré.

Examinons ce qui se passe normalement dans la digestion et nous comprendrons quelle fâcheuse influence peut exercer cette ceinture rigide qui entoure la région de l'estomac. Après chaque repas un peu abondant, cet organe, qui est le siège d'une congestion très active et dont le volume est naturellement augmenté par les aliments, soulève légèrement le creux de l'estomac. Si, par un moyen quelconque, vous empêchez cette expansion, vous troublez immédiatement le jeu de la digestion et vous en faussez le mécanisme ; c'est ce que fait violemment le corset trop serré.

Voyez ce qui se passe dans les grands dîners : les femmes sont en toilette décolletée et, pour faire ressortir la largeur de leurs épaules, elles font fine taille : effet de contraste ! Mais observez les, les gaillardes ! elles goûtent à peine aux plats ; ce n'est pas toujours la faim ni l'envie qui leur en manquent ; mais elles savent qu'elles vont rougir, étouffer sous leur cuirasse, si elles mangent tant soit peu. Oh ! les malheureuses, les malheureuses, c'est le supplice de Cancale, pardon ! de Tantale, ma plume a fourché.

Et vous, jeunes gens, qui croyez de bon goût de laisser aux vieux le port des bretelles, il vous faut quelque chose pour soutenir vos frusques, pour les empêcher de glisser sur vos brodequins vernis, et vous vous sanglez dans des ceintures étriquées. Vous avez souvent plaisanté vos sœurs au sujet de leurs corsets ; mais, au fond, vous n'êtes pas plus malins qu'elles !

Dr. AMBO.

SCIENCE AMUSANTE



LA GYMNASTIQUE DES DOIGTS

Au lieu de nous tourner les pouces, lorsque nous sommes inoccupés, nous pouvons essayer de faire certains exercices avec nos doigts.

Le premier (no. 1 de notre dessin) semble très facile à exécuter ; priez un de vos amis de serrer l'une contre l'autre les deux phalanges intermédiaires de ses doigts du milieu, en appliquant l'une contre l'autre les extrémités des pouces, des index, des annulaires et des petits doigts. C'est la position représentée sur notre figure.

Priez-le de remuer successivement et de séparer l'un de l'autre les pouces d'abord, puis les index, puis les petits doigts ; il le fera très aisément, en se demandant ce que cet exercice peut présenter d'intéressant ; mais, arrivé aux annulaires, il s'apercevra qu'il lui est impossible de les séparer, à moins de desserrer les deux phalanges qui doivent rester toujours l'une contre l'autre. Voilà une impossibilité assez curieuse, n'est-il pas vrai ? Le no. 2 nous montre l'exercice qui consiste à séparer en deux groupes l'index et le majeur d'une main, et l'annulaire et le petit doigt. Quelques personnes y arrivent assez facilement ; d'autres ont besoin d'un apprentissage plus ou moins long. Le no. 4 nous montre le pliage complet du petit doigt à l'intérieur de la main, les autres doigts restant allongés et serrés les uns contre les autres. Ces deux derniers exercices sont fort utiles pour les personnes qui désirent s'assouplir les doigts pour faire avec leurs mains des ombres sur le mur ; ils sont indiqués dans la curieuse brochure publiée par notre ami Trewey sur l'ombromanie. L'exercice no. 3, enfin, consiste à replier l'extrémité de la dernière phalange d'un ou de plusieurs doigts, les deux premières phalanges restant droites. Ça vous a l'air tout simple ! Essayez !

Tom Tit.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de DECEMBRE a eu lieu samedi, le 2 Janvier, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	26,538....	\$50.00
2e prix	No.	30,064....	25.00
3e prix	No.	33,281....	15.00
4e prix	No.	17,468....	10.00
5e prix	No.	13,132....	5.00
6e prix	No.	4,299....	4.00
7e prix	No.	18,432....	3.00
8e prix	No.	25,134....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

334	4,872	14,176	20,256	27,150	34,863
400	5,792	14,899	20,934	27,467	35,085
459	5,836	15,421	21,890	28,775	36,095
494	6,830	15,506	22,759	28,834	36,287
710	6,843	16,141	22,969	29,569	36,491
730	7,198	16,987	23,303	29,774	36,508
739	7,199	17,357	23,458	31,001	36,598
778	7,216	17,572	24,323	31,874	36,730
935	7,282	19,345	24,689	31,938	37,181
1,132	9,324	19,381	24,981	31,939	37,634
1,155	10,839	19,469	25,387	32,437	38,516
1,156	11,326	19,934	25,705	33,099	39,020
2,755	12,079	19,951	25,889	34,457	39,120
3,591	12,544	20,232	26,486	34,591	39,559
4,752	12,695				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

Boireau croise une noce qui sort de la mairie. Et comme il salue avec respect :

—Vous connaissez les mariés ? lui demande un un ami.

—Non. Mais, depuis que j'ai épousé Mme Boireau, je prends toujours la voiture nuptiale pour un corbillard !





LA GRANDE MURAILLE DE CHINE A L'ENTREE DE LA PASSE NANKOU



TERRIBLE TREMBLEMENT DE TERRE AU JAPON. — LES RUINES A GIFU



LES TROUBLES EN CHINE. — LE MASSACRE DES CATHOLIQUES

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

—Parfaitement. C'est moi qui les ai conduits à Fairville. Ils m'ont raconté une partie de leurs aventures. Ils avaient l'intention d'aller à Boston, mais forcés de s'arrêter ici, par suite du déraillement, ils sont allés trouver immédiatement un ministre, croyant qu'il pouvait les unir sans autre formalité. La loi du Maine exige qu'on prenne une licence, au moins trois jours avant la célébration du mariage. Informés de ceci, ils ont résolu de partir immédiatement pour l'Etat voisin où la loi ne met aucun empêchement à la célébration immédiate d'un mariage. Ils sont alors venus me trouver me demandant de les conduire dans la ville la plus proche de l'Etat voisin. Nous avons voyagé une bonne partie de la nuit, il commençait à faire jour quand nous sommes arrivés au terme du voyage. Sur leur demande, je leur ai recommandé un ministre de ma connaissance. Puis je suis revenu sans me presser, comme vous voyez, car je ne fais que d'arriver, je me suis arrêté en route dans un village, chez des amis.

—Bien, il faut que vous nous meniez là-bas au plus vite. Si vous n'avez pas dîné, que cela ne vous arrête pas ; nous avons des provisions pour vous et pour nous. Prenez vos deux meilleurs chevaux. Nous trouverons à relayer en route, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, je vais faire télégraphier au plus vite pour que les chevaux soient prêts à notre arrivée au relais.

—Quand pensez-vous que nous puissions être là-bas.

—Vers neuf heures et demie, si nous n'avons pas d'accident.

—Mon Dieu ! pourvu que nous arrivions à temps.

La nuit était superbe bien que froide. La voiture montée sur des patins, en traîneau, glissait rapidement sur la neige épaisse. M. Wright et la jeune fille, enveloppés dans de chaudes fourrures, jetaient de temps en temps un regard mélancolique sur cette vaste plaine blanche inondée de la lumière pâle de la lune et couverte, çà et là, de taches sombres des arbres. Puis, ils parlaient de Marguerite. C'était l'amie de couvent de Mlle Berry. Elle retraçait devant lui les douces années qu'elles avaient passées ensemble. Lui ne se lassait pas de l'écouter, s'intéressant aux plus petits détails ; parfois même il posait des questions.

Et toujours cette terrible présomption venait semer l'épouvante dans son esprit : " Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas trop tard ! "

Trop tard ! c'était la désolation dans sa famille. Alors, le malheureux oncle en rejetait sur lui seul toute la responsabilité. S'il n'avait pas été négligent, s'il avait donné régulièrement des nouvelles, il ne serait probablement pas dans cette poignante anxiété.

Alors il se retournait vers le conducteur pour lui demander s'ils approchaient, s'ils faisaient bon chemin, et celui-ci allongeait un vigoureux coup de fouet à ses chevaux qui bondissaient comme des daims.

L'attelage s'arrêta tout suant, tout fumant devant la porte d'un presbytère, comme neuf heures venaient de sonner à l'horloge du clocher voisin. Le cocher descendit précipitamment de son siège et tira violemment la sonnette.

Une servante accourut toute effarée :

—Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ! est-ce que le feu est à la maison ?

—Non, non, ma chère dame, mais quelque chose de pis que cela. Voyons, parlez vite. Est-il venu ici aujourd'hui un jeune homme et une jeune fille pour se marier ?

—Oui.

—Sont-ils encore ici ?

—Non, ils sont partis.

—Depuis combien de temps ?

—Depuis une demi-heure.

—Où sont-ils allés ?

—A l'hôtel du Commerce.

—En êtes-vous sûre ?

—Oui, du moins, ils nous ont dit qu'ils y allaient.

Sans en demander davantage, le conducteur, en deux ou trois bonds, s'élança sur sa voiture et lança ses chevaux à toute vitesse.

—Eh bien ? fit M. Wright.

—Les deux jeunes gens sont mariés, et il y a une demi-heure qu'ils sont partis pour leur hôtel.

—Nous y allons ?

—Oui, certainement.

—Une demi-heure ! répétait M. Wright, une demi-heure ! Mariés ! mariés ! le frère et la sœur ! mon Dieu ! est-ce possible ? Pourvu que nous arrivions encore à temps !

La voiture venait de s'arrêter brusquement. M. Wright sauta à terre, et courant tout d'un trait jusqu'au comptoir du commis de l'hôtel :

—Puis-je voir les jeunes mariés qui viennent d'arriver chez vous, ce soir ?

Le commis le regarda un instant, d'un air indécis, puis enfin se décidant à parler.

—Je vais voir s'ils sont dans la salle à manger. Votre nom, s'il vous plaît !

Bien, dites-leur que Mlle Berry désire leur parler.

Une demi-minute s'écoula, longue comme une éternité. Le pauvre homme était plus mort que viv.

—Entrez, mademoiselle, fit simplement le commis en réparissant.

M. Wright poussa un profond soupir de soulagement ; un grand poids venait d'être enlevé de sur sa poitrine.

Enfin, le grand malheur était évité. Puis il se mit à songer à la triste situation de ces pauvres enfants qui s'aimaient. Ils étaient là, heureux enfin, après tant de difficultés, d'être unis l'un à l'autre, forts de leur amour, confiants dans l'avenir. Rien ne pouvait plus les séparer. Et dans une minute l'impitoyable vérité allait leur apparaître, et tout ce rêve de bonheur devrait s'évanouir.

Pourtant il n'y avait pas à hésiter, à choisir son moment, le temps pressait.

Tout d'un coup un grand cri se fit entendre.

M. Wright se précipita dans la salle.

Marguerite était tombée, évanouie, sur une chaise. Son visage avait la pâleur de la mort ; Mlle Berry s'empressait autour d'elle.

En la voyant ainsi, M. Wright eut un mouvement de crainte et fut sur le point d'appeler, mais Mlle Berry le retint du geste :

—Ce ne sera rien, dit elle ; j'ai sur moi des sels pour la faire revenir.

Puis elle lui désignait de la main Alfred, accoudé sur une table, la tête entre ses bras, et qui semblait pleurer.

—Mon pauvre enfant, dit M. Wright en lui tendant les bras.

Alfred s'y précipita.

—Mon cher oncle !

Deux minutes plus tard, le frère et la sœur, en larmes, étaient réunis dans les bras de leur oncle qui s'efforçait de les consoler.

*Fin de la première partie*

## DEUXIÈME PARTIE

I

MALADIE DE MARGUERITE

Depuis plusieurs jours, l'oncle veillait au chevet de Marguerite. La pauvre fille n'était plus recon-

naissable. Ses joues maigres, étirées, avaient la pâleur de la mort. Les médecins avaient trouvé un nom à sa maladie ; là se bornait leur science. Quant à un remède, ils n'en connaissaient point ; ils se fiaient aux ressources d'une nature jeune et forte plus qu'à celles de leur art. C'était également l'opinion de l'oncle. Aussi, profitait-il de tous les instants de lucidité de la malade pour relever un peu son âme qui s'effondrait dans le découragement. C'était une plante fragile renversée brutalement sur le sol par l'orage ; il lui fallait, pour ne pas périr, les tendres soins d'une main délicate et dévouée, et les chaudes caresses du soleil. Heureusement pour elle, Marguerite eut tout les dévouements et toutes les tendresses qu'inspire l'amour. Jamais madame Spencer ne s'acquitta mieux de son rôle de mère adoptive comme si, sentant qu'il allait bientôt finir, elle eût voulu y mettre toutes les forces de son âme et reconquérir sur Marguerite, en l'arrachant à la mort, les droits d'une nouvelle maternité.

M. Spencer n'avait jamais senti si bien que maintenant combien il aimait sa fille adoptive. L'oncle, lui, ne songeait qu'à Marguerite. Lui qui, par amour de l'argent, s'était privé du bonheur d'avoir une famille, il eût donné à cette heure toute sa fortune pour sauver la vie de sa pauvre nièce. Jour et nuit à son chevet, il contemplant ces doux traits alanguis par la maladie et épiait leurs moindres mouvements.

Comme sous l'écorce la plus dure des arbres, on découvre une moëlle tendre, ainsi sous les dehors les plus rudes se trouve parfois une sensibilité exquise. Cet homme, habitué à la vie brutale du *Far West*, avait pour la malade des délicatesses de mère. Tantôt il lui faisait avaler une potion que le médecin avait ordonnée, tantôt il la soulevait légèrement pour relever les oreillers sous sa tête ; lorsqu'une crise la prenait, il lui tenait les mains dans les siennes pour qu'elle ne se blessât pas. Lorsque, vaincue par la fatigue ou par les remèdes soporifiques, elle voulait enfin sommeiller, l'oncle s'allongeait dans son fauteuil et les yeux mi-clos, songeait : Quel malheur s'il allait perdre sa nièce ! Dieu, était-ce possible ! La retrouver pour la perdre aussitôt ! Et, dans la bonté de son âme, il s'accusait d'être la cause de tous ces malheurs. S'il avait fait des démarches plus actives en temps voulu, tout cela, sans doute, ne serait pas arrivé. Puis il se félicitait d'être encore arrivé assez à temps pour éviter un grand malheur ; quelques heures, quelques minutes plus tard peut-être il n'était plus temps. Si, dans cette affaire, sa famille était coupable de négligence, la société qui ne fait rien pour prévenir autant que possible le mariage d'un frère et d'une sœur peut-elle être considérée comme indemne ? Il ne le pensait pas. Un jour que Mme Spencer veillait avec lui auprès de la malade endormie, il eut avec elle une conversation à ce sujet :

—Mme Spencer, je voudrais être un jour nommé représentant au parlement.

—Vous m'étonnez ; est-ce que vous devenez ambitieux ?

—Il y a des ambitions qui sont bonnes, madame.

—Assurément. Mais pourquoi désirez-vous être nommé au parlement ?

—Pour proposer une loi, dont les tristes circonstances de ces jours derniers m'ont révélé la grande nécessité.

—Que voulez-vous dire ? je vous écoute.

—Vous savez, sans doute, madame, ce que c'est que l'état civil ?

—Oui, j'en ai entendu parler.

—L'état-civil est l'enregistrement public de tous les actes civils, et en particulier de celui de la naissance, cet acte étant la base et la garantie de la bonne foi et de la légalité de tous les autres. En France, par exemple, quand un enfant naît, les parents sont tenus d'en faire la déclaration à la mairie qui délègue un officier municipal pour dresser un acte de naissance constatant le jour, l'heure de la naissance, les noms, prénoms, profession, nationalité et domicile des parents, le sexe de l'enfant, ses noms et prénoms.

LOUIS TESSON.

A suivre



“ Il va m'égorger ! ” pensa le gitano. — (Page 592, col. 2.)

## FEUILLETON DU “ MONDE ILLUSTRÉ ”

MONTREAL, 9 JANVIER 1892

## CARMEN

## PREMIERE PARTIE

— Eh ! drôle ! cria l'Espagnol de toute la force de ses poumons, ne m'as-tu donc pas entendu ? Je t'ai dit : à la izquierda ! et non point : à la derecha ! caramba ! ”

Le postillon se retourna à demi sur sa selle :

— Je vous ai parfaitement entendu, señor, répondit-il dans son patois, mais le cheval est emporté... il ne m'écoute plus et va où il veut...

— J'en étais sûr ! murmura le chevalier.

— Misérable ! hurla Moralès, en menaçant de la main le postillon, tu mourras sous le bâton !...

— Señor, répliqua le nègre, vous m'avez dit de presser le cheval de toutes mes forces... je l'ai fait... Ce n'est pas ma faute s'il a pris le mors aux dents...

— Eh bien ! tâche au moins de l'arrêter... caramba !

— Je fais tout ce que je peux mais c'est impossible...

— Don Guzman, dit alors Tancredi, je crois qu'il n'y a rien à craindre... dans un instant le cheval, épuisé, se calmera de lui-même, et nous reviendrons sur nos pas...

— Et le temps perdu, mon cher chevalier ! répliqua le gitano avec abattement. Si nous sommes en retard et qu'on mette à la voile sans nous !...

J'avoue que ce serait fort triste ! mais enfin, comme on me laisserait probablement Carmen, j'en prendrais mon parti...

— Je n'en prendrais pas le mien ! pensa Moralès.

Avant qu'un autre navire arrive et reparte, Quirino nous aurait trouvés !...

— Enfin, reprit Tancredi, comme il n'y a pas de remède à la situation, acceptons-la et résignons-nous...

La volante venait de dépasser la Puerta de Tierra.

Sur la gauche, dans l'enclos que nous avons décrit, se voyait la mesure abandonnée quinze jours auparavant par Moralès et Carmen.

A la hauteur de cette mesure, un homme vêtu de toile grise, et portant un mousquet en bandoulière, s'élança soudain des broussailles et prit position au milieu de la route.

Par une éclaircie du nuage de poussière qui se faisait autour de la volante, Moralès reconnut cet homme. Il devint pâle, ou plutôt livide, et il balbutia d'une voix tremblante et méconnaissable :

“ Nous sommes perdus !... ”

— Et pourquoi donc sommes-nous perdus ? demanda le chevalier avec un sourire, car il ne devinait point et ne pouvait deviner l'imminence du péril.

Le gitano reprit, mais si bas que c'est à peine s'il fut possible de distinguer ses paroles :

“ C'est lui... c'est Quirino... ”

Ce nom, que Tancredi entendait prononcer pour la première fois, ne présentait aucun sens formidable à son esprit.

Il demanda :

“ Mon cher beau-frère, dites moi donc un peu ce que c'est que Quirino, et pourquoi, selon vous, nous sommes perdus parce que nous allons le rencontrer ?... ”

Moralès n'eut pas le temps de répondre.

Le cheval, lancé à fond de train, mais bien moins emporté qu'il n'en avait l'air, arrivait droit sur l'Indien qui ne faisait pas un mouvement pour l'éviter.

“ Voilà un homme qui va se faire écraser ! pensa Tancredi. Si c'est là le Quirino tant redouté par don Guzman, je crois que dans le quart d'une minute il ne sera plus à craindre. ”

M. de Najac se trompait.

Au moment où la tête du cheval allait frapper comme un boulet, en pleine poitrine, le demi-sauvage, ce dernier étendit sa main et saisit le mors avec un poignet d'acier.

Dominé par une pression d'une irrésistible énergie, l'animal arrêté dans son élan furieux, se cabra ploya ses jarrets et se renversa de côté en brisant à demi son brancard.

Tancredi s'appretait à remercier l'inconnu du service rendu ; mais il vit flamboyer dans son regard une telle expression de haine, qu'il se tint sur la réserve en se demandant.

“ Est ce que cet homme serait un fou furieux par hasard ?... ”

Moralès aurait voulu pouvoir disparaître sous les coussins de la volante.

“ Descendez ! ” commanda Quirino d'un ton impérieux.

L'orgueil patricien de Tancredi se révolta.

“ Eh ! l'ami, qui diable êtes-vous donc pour me parler ainsi ? s'écria-t-il. ”

— Qui je suis ? répondit le nègre avec emphase, en désignant le gitano qui se rapetissait de son mieux, demandez cela à cet homme ; il vous dira que je suis Quirino.

— Encore ce nom mystérieux !... Cela ne constitue pas une position sociale de s'appeler Quirino !... Mais, enfin, quoi qu'il en soit, que me voulez vous ?...

— Je veux vous tuer ! ”

Tancredi venait de s'élaner en bas de la volante. Il se mit à rire.

Oh ! oh ! cher monsieur, fit-il, vous avez là de bien jolis projets et vous les avouez avec une franchise au-dessus de toute éloge ! seulement (excusez mon indiscretion), comme je n'ai pas le plaisir de vous connaître, ayez donc la courtoisie de me dire pourquoi vous voulez me tuer, et en quoi ma mort peut vous être agréable ou utile ? ”

Quirino venait de saisir Moralès par le collet de son vêtement (voir gravure page 575). Il l'arracha de la voiture avec une telle violence que le malheureux gitano poussa un profond gémissement et tomba sur ses deux genoux

Montrant alors à Tancredi l'Espagnol prosterné

dans la poussière, l'Indien lui répondit pour la seconde fois :

— Demandez cela à cet homme, il vous le dira.

Puis s'adressant au calesero stupéfait, qui reconnaissait dans ce chasseur indien le cargador de la veille, et qui assistait, la bouche béante et les yeux arrondis, au début de l'étrange scène que nous racontons, il lui jeta une bourse contenant les cinquante piastres promises, et il lui dit, avec un accent qui n'admettait pas de réplique :

— On n'a plus besoin de toi ici !... va t'en !

Le calesero ne se le fit pas répéter ; il emporta la bourse, releva son cheval, tourna bride et prit le grand trot. Mais curieux comme un nègre qu'il était, il arrêta l'équipage à cent pas de là, cacha sa volante derrière un pan de mur, et se faufila parmi les broussailles, en rampant à la façon d'un reptile, de manière à se rapprocher des trois personnages qu'il venait de quitter, à les voir et à les entendre.

Le spectacle auquel le fidèle postillon allait assister incognito valait, certes, la peine d'être vu.

Reprenons les choses au point où nous venons de les laisser quelques lignes plus haut.

Au moment où l'Indien venait de répéter : *Demandez cela à cet homme, il vous le dira !* Tancrede regarda Moralès.

Le malheureux gitano, agenouillé ou plutôt presque étendu sur la route poussiéreuse, joignait ses mains tremblantes avec une telle expression de terreur, sa physionomie exprimait tant de bassesse et de lâcheté, que le Français éprouva une sensation de dégoût et pressentit quelque honteux mystère.

— Mon cher beau frère, dit-il cependant, le señor Quirino que voilà prétend que vous êtes à même de me renseigner sur les motifs de la haine qu'il paraît nourrir contre moi. Cela me paraît bizarre, mais enfin je m'adresse à vous pour avoir la clef de l'énigme. Dites-moi donc ce que vous savez.

— Hélas !... balbutia Moralès.

— Parlez, je vous en prie, j'attends. Le señor Quirino paraît pressé et d'ailleurs vous savez bien que nous n'avons pas de temps à perdre.

— Hélas ! balbutia le gitano pour la seconde fois.

— Il tremble ! s'écria l'Indien, l'épouvante le paralyse. Il ne parlera pas, le lâche !...

En même temps il frappa du pied Moralès avec un inexprimable mépris.

La rougeur de l'indignation et de la colère monta au front de Tancrede. Il éprouva une violente tentation de se jeter sur l'Indien. Malheureusement il était sans armes, tandis que Quirino portait, outre son mousquet, un long coutelas dans sa gaine.

Mais la bravoure du Français était de celles qui ne calculent rien.

— M. Quirino, dit-il avec un geste de menace, je vous défends, entendez-vous bien, je vous défends d'insulter en ma présence un gentilhomme dont je suis devenu le parent !

— Lui un gentilhomme ! répliqua dédaigneusement l'Indien en appuyant son pied sur l'épaule de Moralès, allons donc ! Ce prétendu grand seigneur, qui vous a parlé de sa noblesse, est un malheureux gitano fugitif, un bandit, le rebut et l'opprobre du monde ! Il y a quinze jours à peine, il habitait cette mesure que vous voyez et il chantait avec sa sœur Carmen sur les places, dans les carrefours et dans les maisons de jeu pour mendier quelques réaux !

Tancrede fut au moment de s'écrier :

— C'est impossible !... vous mentez !...

Mais un souvenir vague, et qui prit aussitôt des couleurs arrêtées, une sorte de vision fugitive devenue soudainement distincte, lui fit entrevoir le musicien borgne et la baladine voilée de la maison de jeu de la caña du Paséo.

Avec la grotesque silhouette du borgne au bandeau noir et à la longue épée, il reconstitua facilement le visage et la tournure du prétendu don Guzman. En même temps il retrouva dans Carmen les longs cheveux, les yeux étincelants, les splendides épaules et les jambes incomparables de la baladine.

— C'étaient eux ! balbutia-t-il avec une expres-

sion de rage et de douleur. Ah ! les infâmes, comme ils m'ont trompé !...

Pendant quelques secondes il s'absorba dans une douleur muette et poignante que Quirino respecta.

Moralès frissonnait, couché sur la poussière.

— De toutes les façons, je suis perdu ! pensait-il ; le chevalier me tuera, si Quirino m'épargne !

Et, saisi d'un accès de dévotion superstitieuse, qui n'avait rien de commun avec la piété réelle et sincère, le bandit recommandait son âme à tous les saints du calendrier espagnol.

Tancrede releva la tête.

— Monsieur, dit-il à Quirino d'une voix ferme, quoique légèrement émue, on m'a pris pour dupe, et j'ai joué le rôle d'un sot, c'est évident, mais cela ne regarde que moi et ceux à qui j'en demanderai compte, et ce n'est pas dans votre haine. Est-ce donc parce qu'on s'est moqué de moi que vous voulez ma mort ?...

— Je veux votre mort parce que j'étais le fiancé de Carmen ! répondit l'Indien ; je veux votre mort parce que j'ai juré que Carmen, moi vivant, n'appartiendrait qu'à moi, et que le jour où sa main toucherait la main d'un homme, je briserais cet homme et je la briserais elle-même !... Je suis Indien, señor, et ce qu'un Indien a juré de faire, il le fait !

— A merveille ! cher monsieur Quirino, dit le chevalier avec une nuance d'ironie. Je comprends mieux que personne la religion du serment ! Donc, vous allez me tuer. C'est fort bien. Seulement, comme je suis sans armes, il vous faudra m'assassiner.

— Non, répliqua l'Indien en se baissant et en ramassant sous des touffes d'herbes un mousquet semblable à celui qu'il portait en bandoulière ; je ne vous assassinerai pas, et nous combattrons avec des armes pareilles et des chances égales.

— Tiens, un duel ! s'écria Tancrede, revenant brusquement à l'insouciance habituelle de son caractère, un duel au mousquet ! Je me suis battu bien souvent dans ma vie, mais toujours à l'épée ! Ce sera drôle ! Je ne serai pas fâché d'avoir à raconter en France cette rencontre originale !...

Quirino secoua la tête d'un air qui voulait dire clairement :

— Je doute très fort que vous racontiez jamais à personne ce qui va se passer ici !...

— Où nous battons nous ? demanda Tancrede.

— Dans cet enclos, répondit l'Indien qui désigna le jardin en friche s'étendant autour de la mesure abandonnée, et qu'encombraient, comme nous le savons, les broussailles et les plantes parasites.

— Soit ! dit le Français.

Quirino reprit, en saisissant les deux mousquets par le canon et en présentant la crosse à son adversaire :

— Ils sont chargés de la même façon, et chacun d'eux contient une balle. Choisissez.

Tancrede en prit un au hasard.

— Je suis prêt, fit-il, hâtons-nous.

— Passez le premier, répliqua Quirino ; je vous suis.

En même temps, il se pencha vers le sol et souleva par le collet Moralès, anéanti, qu'il remit brutalement sur ses jambes et qu'il contraignit à entrer avec lui dans l'enclos, malgré sa faible résistance.

— Il va m'égorger ! pensa le gitano ; ma dernière heure est venue ! Grand saint Jacques de Compostelle, prenez pitié de moi !...

## XXVI

### UN DUEL ÉTRANGE (suite)

L'Indien tira son long coutelas.

Les jambes de Moralès ployèrent sous lui. Très certainement, sans sa calvitie complète, ses cheveux se seraient hérissés sur sa tête.

— Monsieur, s'écria Tancrede avec horreur, qu'allez-vous faire ? Ne tuez pas ainsi cet homme. Il ne peut se défendre, ce serait une infâme lâcheté.

Quirino ne répondit point. Il prit dans sa gi-

becière une cordelette longue et mince, et se servit de son coutelas pour la partager en deux parties égales.

Avec l'une il lia les mains de Moralès derrière le dos ; avec l'autre il attachait solidement l'Espagnol au tronc d'un arbre chétif qui touchait presque à la haie de clôture du jardin, à trois ou quatre pas, tout au plus, de l'endroit où se cachait le calesero curieux.

Cette besogne accomplie, l'Indien se dit à lui-même, mais assez haut pour être entendu de Tancrede :

— Au moins ainsi je serai sûr de le retrouver dans un instant, quand tout sera fini.

— Moi aussi, fit le chevalier en *a parte*, je serai fort aise de le retrouver tout à l'heure.

— Hélas ! hélas ! pensait Moralès, quel que soit le vainqueur, je suis perdu ! Je n'ai pour moi qu'une seule chance, c'est que ces deux enragés se tue réciproquement. Ah ! Notre-Dame d'Atocha, je vous promets un beau cierge si vous daignez permettre qu'un coup double me sauve la vie !

— Cher monsieur Quirino, s'écria le chevalier, quel singulier endroit avez-vous choisi pour notre combat ! C'est une grosse affaire, savez-vous, que de se dépêtrer du milieu de ces grandes herbes qui vous montent jusqu'à mi-corps !

— Si j'ai choisi ce lieu, répondit l'Indien, c'est pour égaliser les chances.

— Comment l'entendez-vous ?

— Ma vie se passe dans les bois, señor, la chasse est mon métier. Mon regard est perçant comme celui de l'aigle ; je n'ai jamais manqué mon coup : ma balle va droit au but, ce but fût-il un oiseau-mouche bourdonnant à la cime d'un palmier.

— Malepeste ! murmura Tancrede, voilà qui me présage un heureux avenir !

— Donc, reprit Quirino, vous êtes un homme mort si je tire le premier. Or, je vous le répète, je ne veux pas vous assassiner ! Il me faut votre vie, car vous m'avez enlevé celle que j'aimais plus que tout au monde, mais vous n'êtes coupable de rien envers moi, vous ne m'avez ni trompé, ni trahi, et dans ma haine j'agirai loyalement. Il existe un moyen de vous ménager une chance de salut, le voici : Vous voyez cette mesure ?

— Parfaitement.

— Nous allons nous placer à égale distance l'un de l'autre, aux deux extrémités du jardin, de façon à ce que ce bâtiment se trouve entre nous.

— Mais alors, fit Tancrede qui ne comprenait rien aux préliminaires de ce duel étrange, si complètement en dehors de ses habitudes françaises, mais alors, cher monsieur Quirino, nous ne nous verrons pas.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— Voilà qui manque de clarté... enfin je devinerai peut-être, quand vous m'aurez expliqué votre idée jusqu'au bout.

L'Indien continua :

— Une fois que nous serons en place, je frapperai trois fois dans mes mains, à partir de ce moment chacun de nous devra s'efforcer de garder sa propre vie et de prendre celle de son ennemi, tant pis pour celui qui se découvrira le premier, celui-là sera perdu.

— Bien ! bien ! m'y voici ! s'écria Tancrede ; c'est un peu sauvage, ce jeu-là, mais au fond c'est original.

Puis il ajouta tout bas :

— Je crois décidément que si Dieu me prête vie, et si jamais je retourne en France pour y conter cette aventure, mon récit obtiendra quelque succès.

— Señor, dit l'Indien, je vous attends.

— Me voici, répliqua le gentilhomme.

Les deux jeunes gens suivirent ensemble le chemin frayé qui conduisait jusqu'à la porte de la mesure.

Arrivés à cette porte ils s'arrêtèrent.

— Je vais à droite, prenez à gauche, fit Quirino ; je ne m'arrêterai qu'à la clôture, à côté de ce jujubier ; votre place est là-bas, auprès de cette touffe d'aloès.

— C'est convenu.

Le Français et l'Indien se tournèrent le dos et s'éloignèrent l'un de l'autre.

— Le chevalier va traverser la haie et s'échapper ! pensa Moralès, et je resterai seul à la merci

de ce diable incarné de Quirino ! Caramba ! quelle situation ! Oh ! Carmen ! maudite Carmen ! avec tes rêves ambitieux dans quel guépier viens-tu de jeter ton malheureux frère ! ”

Le gitano se trompait complètement, Tancrede ne songea même pas à s'enfuir. Il traversa résolument les fourrés de broussailles et de plantes parasites, il s'installa près de la touffe d'aloès désignée par Quirino et il examina l'amorce et le chien de son mousquet.

Le résultat de cet examen fut satisfaisant. Le silex était en bon état et la poudre de première qualité.

Ceci terminé, Tancrede attendit, tout en se demandant ce qu'il allait faire et quelle serait la tactique la plus sûre et la plus prudente dans cette circonstance dramatique.

Un claquement trois fois répété rententit dans le silence.

Quirino venait de donner le signal convenu.

Instinctivement le Français mit un genou en terre, disparaissant ainsi dans les broussailles qui, lorsqu'il était debout, arrivaient presque jusqu'à sa poitrine.

Ainsi caché, et la crosse de son mousquet à l'épaule, il se croyait parfaitement en mesure et parfaitement en droit d'abattre Quirino au moment où celui-ci se montrerait à lui.

La tactique dont l'Indien venait d'user était complètement différente de celle du Français.

Aussitôt après avoir donné le signal et sans souci de se découvrir, il avait franchi, en quelques bonds impétueux, l'espace de cent pas environ qui le séparait de la muraille. Là il s'était adossé à la muraille qui protégeait son corps tout entier. Une moitié de son front et l'un de ses yeux dépassaient seuls l'angle du vieux bâtiment, et se confondaient avec les mousses et les lichens qui croissaient sur les pierres vermoulues.

Dans cette position, Quirino dominait la partie de l'enclos que Tancrede devait parcourir pour arriver à lui. Le doigt appuyé à la gâchette de son fusil, l'oreille au guet pour saisir le plus léger bruit, il gardait l'immobilité d'une statue.

Le Français, de son côté, ne faisait pas un mouvement.

L'attente muette de ces deux hommes, au-dessus desquels planait la mort, offrait une scène grandiose et pleine d'épouvante.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

En cet instant Tancrede éprouvait une sensation qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'à ce jour.

Ce n'était pas de l'effroi, le Français ignorait la peur ; c'était une émotion puissante, qui tantôt accélérât et tantôt suspendait les battements de son cœur. Bien souvent déjà le jeune homme avait affronté la mort dans des duels, en face de redoutables adversaires, et pourtant, en ces occasions périlleuses, son âme restait calme et ses lèvres souriaient, tandis que sa main croisait le fer.

C'est que, pendant ces rencontres entre gentils-hommes, l'épée touchait l'épée, le danger se manifestait sous une forme familière en quelque sorte, le duel enfin ressemblait à un assaut : à cela près que de bonnes lames aux pointes aiguës remplaçaient les fleurets mouchets et inoffensifs.

Dans la circonstance présente, au contraire, le danger ne se montrait pas, et cependant il était là ; d'autant plus formidable qu'il restait invisible et qu'aucune prévision humaine ne pouvait dire à quelle minute et en quel endroit éclaterait la détonation meurtrière.

De là cet effet nerveux, cette sorte d'oppression puissante, dont nous venons de constater la présence.

Pour chasser cette sensation physiquement douloureuse, Tancrede voulut distraire sa pensée ; mais toujours cette pensée revenait aux événements qui venait de s'accomplir et qu'allait couronner un sanglant dénoûment. En moins de quelques secondes, tous les incidents de son séjour à la Havane, depuis son duel avec son camarade du vaisseau le *Foudroyant*, jusqu'à son mariage improvisé comme la dernière scène d'une comédie fantasque, passèrent sous les yeux du jeune homme.

Il revit cette Carmen, si jeune, si belle, si adorée, à laquelle il avait donné son nom, la croyant son égale, et qui n'était en réalité qu'une créa-

ture de basse extraction, la sœur d'un misérable, d'un gredin, une aventurière, une gitane, une baladine !

Il devina dans ses moindres détails la bouffonne parade jouée par Carmen et par Moralès pour le jeter, tête baissée, dans un traquenard conjugal, et, malgré l'excessive légèreté de son caractère, il sentit que la blessure faite à son cœur était bien profonde et bien saignante.

## XXVII

## UN DUEL ÉTRANGE (suite)

Nous le répétons, les minutes s'écoulaient ; Tancrede et Quirino conservaient leur immobilité protectrice et trouvaient la situation horriblement prolongée, car lorsqu'une attente pareille à la leur pèse de son poids écrasant sur des hommes prêts à tuer ou à mourir, la valeur du temps se centuple pour eux, et les secondes elles-mêmes acquièrent des proportions gigantesques.

Moralès, lui aussi, s'étonnait de la longueur des minutes et ne prenait guère moins d'intérêt que les deux adversaires au drame mystérieux et terrible dont il se croyait le seul témoin ; cet intérêt s'explique par un double motif : d'abord la force de la situation, ensuite le terrible compte que le gitano savait avoir à rendre au vainqueur, que ce vainqueur fut Tancrede ou Quirino.

Qu'on juge de ce qu'éprouva le lâche coquin, lorsqu'il entendit une voix basse et contenue murmurer derrière lui, à une faible distance de son oreille :

— Senor don Guzman, écoutez moi, mais ne faites aucun mouvement, si vous tenez à la vie, et répondez moi aussi bas que je vous parle. M'entendez-vous ?

— Oui, oui, balbutia le gitano ; et qui que vous soyez, si vous avez un peu de compassion dans l'âme, au nom de Notre-Dame del Pilar, de Notre-Dame d'Attochs et de saint Jacques de Compostelle. venez moi en aide.

— Senor don Guzman, reprit la voix, vous êtes un homme perdu ; vous le savez, n'est-ce pas ?... vous en êtes bien convaincu ?...

— Oui, perdu, tout à fait perdu, si vous ne me secourrez pas. Mais vous êtes une bonne âme, vous me secourrez, je n'en puis douter, et je vous promets une reconnaissance éternelle.

— Vous tenez beaucoup à la vie ?

— Comment, si j'y tiens ?...

— Pour être libre en ce moment, que donneriez-vous ?...

— Tout !... tout au monde ! caramba !...

— Donneriez-vous bien deux doublons ?...

— J'en donnerai deux, j'en donnerai quatre, j'en donnerai dix !

— Dix doublons ! vraiment ?... fit la voix avec un accent de convoitise.

— Sans compter ma reconnaissance....

— Il ne s'agit point de la reconnaissance, mais des doublons. Les avez-vous ?....

— Je les ai....

— Sur vous ?

— Sur moi.

— Eh bien donnez-les-moi, et je vous rends libre.

— Hélas ! je ne puis fouiller dans ma poche.... mes mains sont attachées derrière mon dos....

— S'il ne s'agit que de les détacher, ce sera bientôt fait. Seulement je ne toucherai pas à la corde qui vous lie par le milieu du corps, et, si vous essayez de vous sauver, sans m'avoir donné les doublons, je vous préviens que je crie à l'aide et que je vous fais reprendre....

— Soyez sans crainte.... grand Dieu !... que ma main seulement soit libre et vous n'attendrez pas une minute !... que dis-je... pas une seconde !....

Moralès entendit un frôlement.

Un corps humain se coulait comme un serpent dans les herbes, et la lame d'un mauvais couteau attaqua la cordette qui serrait jusqu'au sang les poignets du gitano.

Au bout de deux secondes, cette cordelette était

coupée. Les doigts engourdis de Moralès fouillèrent alors précipitamment dans sa poche, ils en retirèrent dix pièces d'or et les mirent dans une main parfaitement noire qui se tendait pour les recevoir.

Le gitano tourna la tête à demi et il aperçut, avec une profonde surprise, la figure souriante du calesero qui l'avait amené dans le piège, et qui venait de le rançonner pour l'en tirer.

— Te voilà payé, mon bon garçon, lui dit-il, maintenant, coupe la dernière corde.... coupe vite....

— Tout de suite, senor don Guzman.... ça sera bientôt fait. Une fois détaché, passez par le tour de la haie et prenez vos jambes à votre cou pour courir plus vite.

Le couteau du nègre se remit à entailler la torsade de chanvre avec une fiévreuse activité.

Tandis que ceci se passait au bas de l'enclos, une inquiétude singulière se peignait sur le visage bistré de l'Indien.

Une idée qui produisait sur lui l'effet d'un caustique sur une plaie vive, venait de lui traverser l'esprit.

— Qui sait, se disait-il, si ce Français, profitant de ma sottise loyauté, ne s'est pas enfui comme un lâche ? Ah ! je le saurai !....

Et il eut un mouvement pour quitter l'abri de la muraille et pour s'élançer vers l'endroit où devait se trouver Tancrede, mais un dernier sentiment de prudence, ou plutôt de défiance, le retint.

— Encore un instant !... pensa-t-il, je vais réciter le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*.... quand j'aurai prononcé le dernier mot du *Credo*, au risque de ma vie, j'irai....

Et il articula lentement, en s'efforçant de commander à son impatience : *Pater noster, qui es in caelis*....

Cependant Tancrede commençait à ressentir une intolérable lassitude. Son genou droit, reposant sur des cailloux aigus, le faisait cruellement souffrir. Sa main gauche, énermée et pleine de picotements douloureux, ne pouvait plus soutenir qu'à grand-peine le canon du lourd mousquet prêt à faire feu dont la crosse s'appuyait à son épaule.

Il luttait contre lui-même avec toute l'énergie dont il était capable, mais il sentait bien qu'avant que quelques secondes se fussent écoulées il lui faudrait changer de position. Or, son moindre mouvement produirait une agitation dans les broussailles, et cette agitation, si légère qu'elle fût, suffirait pour révéler sa présence et pour le signaler, comme un chevreuil caché sous bois, à ce mousquet terrible qui ne manquait jamais son coup.

Et, ainsi que Quirino, il se disait :

— Encore un instant....

## A suivre

## NEUF LONGUES ANNÉES

Mme John McLean écrit de Barrie Island, Ont., 4 mars 1889, comme suit : Comme j'ai énormément souffert de névralgies pendant les neuf dernières années et que j'ai été conseillée d'essayer l'Huile de Saint Jacob, je suis à même de le recommander de toutes mes forces, comme étant le meilleur remède contre ce mal, vu que son usage m'a procuré un soulagement complet.

## DRS MATHIEU &amp; BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

## J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Of-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

**AVIS AUX MÈRES.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

**DERANGEMENT DE L'ESTOMAC**

On éprouve souvent de graves inconviénients et de cruelles souffrances par suite de dérangements d'estomac, alors qu'il ne s'est encore produit aucun symptôme que le médecin puisse raucher à une maladie spéciale. On doit se rappeler de temps en temps que les plus mortelles maladies sont le fruit de ces commencements. Un estomac dérangé amène la dyspepsie, les maladies du foie et l'inflammation des intestins. Et pourtant combien y a-t-il de personnes dont l'estomac ne soit plus ou moins dérangé? Nous mangeons trop vite. Manger trop vite surcharge l'organe de la digestion, et quant à cela se joint un oubli total du repos nécessaire à la conversion de la nourriture en aliment salubre, que peut-on attendre, sinon un dérangement d'estomac d'abord, et ensuite une dyspepsie invétérée. LE SPECIFIQUE du Dr Ed. Morin, est la plus recommandée par les principaux médecins, dans les plus mauvais cas de dyspepsie. Essayez-le. Se vend dans toutes les pharmacies. Pour le gros chez Dr Ed. Morin & Cie, 71a, rue St-Jacques, Montréal.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit:

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

**ÉCOLE**

**De dessin et de peinture**

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

**MAISON BLANCHE**

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.

Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

**A. BONNIN & G. MANN**

Ingénieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les pelures et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 133 rue St-Laurent

**Le Musée des Familles**, publication bimensuelle très intéressante. Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs; Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue, n° 107, Paris (France)

**PACIFIQUE CANADIEN**

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. \*11.45 a.m., 4.15 p.m.  
 Portland, Boston, —9.00 a.m., \*8.15 p.m.  
 Toronto—9.20 a.m., \*8.45 p.m.  
 Détroit, Chicago, etc., \*8.45 p.m.  
 Ste-Anne, Vaudreuil, Rigault, 5.10 p.m.  
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., \*11.45 a.m.  
 St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. †7.50 p.m.  
 Waterloo 9.00 a.m. 5.40 p.m.  
 St-Hyacinthe, Drummondville, Sorel, 4.00 p.m.  
 Newport, 9.00 a.m., 5.40 p.m., \*8.15 p.m.  
 Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., †7.50 p.m.

**De la Gare du carré Dalhousie:**

Québec, 8.25 a.m., †8.30 p.m. et 10.00 p.m.  
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.  
 Ottawa, 8.50 a.m., 4.40 p.m. 8.40 p.m.  
 Winnipeg et Vancouver, 8.40 p.m.  
 Lachute, St-Andrews, etc. 8.50 a.m. 4.40 p.m.  
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.  
 St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.  
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

† Samedis exceptés. \* Tous les jours, di manches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué s Chars-palais et chars-dortoirs. r Les trains laissent Montréal les samedis ne font point connection § Dimanches seulement.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS  
 LIBRAIRIE NOUVELLE

**TRUDEL & DEMERS**

1811, RUE NOTRE-DAME  
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée

**LADIES**

**AUX DAMES.**—Les PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génésiques et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

**ANNONCEURS**

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., NEW-YORK.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse: ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

Scientific American Agency for

**PATENTS**

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

**Restaurateur de Robson.**



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.  
 Joliette, P. Q., Canada.

**CAVAUT**



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

**F. LAPOINTE.**

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200 00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

**F. LAPOINTE**

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

**LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC**

TIRAGES EN JANVIER 1892 7 et 20

3134 LOTS VALANT..... \$52,740  
 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

**Attraction sans précédent**  
 Plus d'un million distribués

**L.S.L.**

**COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE**

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*E. T. ...*  
*J. T. ...*

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses  
 E. M. Wainwright, Prés. Louisiana National Bk  
 Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
 A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
 Carl Kohn, Prés. Union National Bk

**Grand Tirage Mensuel**

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 12 JANVIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

**LISTE DES PRIX**

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

**PRIX TERMINAUX**

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

**PRIX DES BILLETTS:**

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5  
 Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50  
 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature éligible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent dix-neuf.

# "August Flower"

J'avais été malade de la dyspepsie pendant 5 mois. Les médecins m'avaient dit que j'avais une maladie chronique. J'étais comme rempli, après avoir mangé, et j'avais comme un poids oppressant sur l'estomac et je souffrais de brûlements d'estomac. Quelquefois une douleur de mort me prenait à l'estomac. Alors j'avais des coliques. Aors j'essayais de vomir mais je ne le pouvais pas. Je traînais alors pour N. Thomas McHenry, pharmacien, coin de la rue Irwin et de l'avenue Western, ville d'Alleghany, Pa., où j'avais été employé pendant 7 ans. Finalement, je me servis de August Flower, et après m'être servi d'une bouteille pendant deux semaines, je me sentis parfaitement guéri. Je puis maintenant manger des mets que je n'aurais pas osé toucher auparavant. Vous pouvez vous adresser à M. McHenry si vous désirez vérifier le fait, c'est de lui-même que j'ai acheté ce remède. Je demeure à Alleghany, Pa., No 39, rue James avec ma femme et mes enfants. Signé: John D. Cox.

**G. G. GREEN**

Soleur fabricant

WOODBURY, N. J., U. S. A. et TORONTO, CANADA. (14)

**MAISONS RECOMMANDEES**

**HOTEL JACQUES-CARTIER**

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. PRÉFONTAINE,**

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

**V. LACOMBE,**

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**J. B. RESTHER & Fils,**

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

## Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 32.—CHARADE

(Quatrains sur l'éventail d'une jeune fille.)

Mon premier est une voyelle,  
Dans le pain trouvez mon dernier,  
Vous souvenant, Mademoiselle,  
Que je vous nomme mon entier.

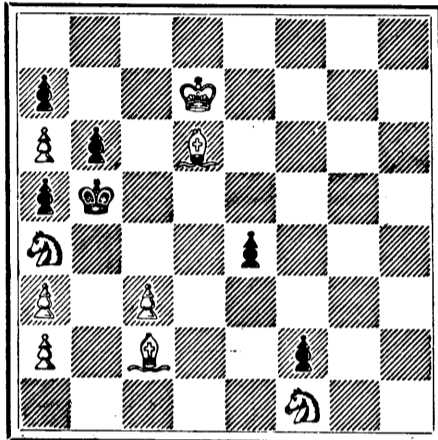
No 33.—SURPRISE

Un voyageur, parti d'une ville du Tyrol pour se rendre dans un chef-lieu de canton de la Manche, s'arrête au milieu de son chemin et dit: "Le point géographique où je me trouve exprime exactement mon âge."

No 21.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. P. H. Williams, Londres

Noirs—6 pièces



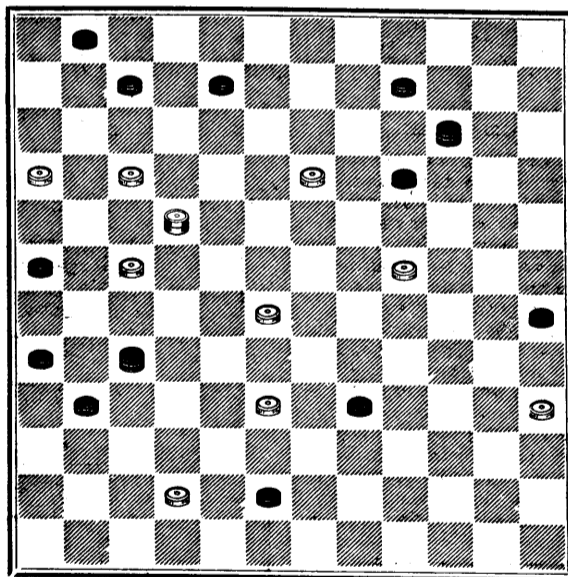
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 21.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Alf. Legault, Ste-Cunégonde

Noirs—13 pièces



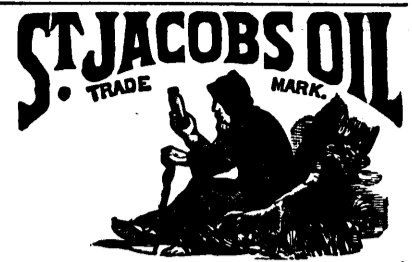
Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 20 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 20

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
25 à 19	51 à 64	1 D 5 FR	1 T pr C
19 à 8	34 à 1	2 P pr T, échec et mat.	
47 à 40	36 à 34		Si: 1 T joue
26 à 21	1 à 27	2 C 2 F (pr T), mat selon le cas.	Si: 1 F ou C joue
4 à 36	30 à 52	2 D, T, C pr F, D 4 l: (pr C), mat.	Si: 1 P, pr D
70 à 11	5 à 16		
68 à 62	57 à 68	2 C pr P, mat	
67 à 61	68 à 55		Si: 1 P pr C, P 4 R
56 à 49	55 à 44	2 P pr P ou T 7 D, mat.	
37 à 6 partie gagnée			

SOLUTIONS.—No 31. Le mot est: Cor-don.  
Solutions justes des jeux d'esprit.—R. A. DesRochesbrunes, St-Joseph (Beauce); A. Lupien, Sorel; Mlle L. Dugas, Montréal.  
Solutions justes du problème de Dames No 20.—J. A. Bleau, Nap. Courville, H. O. Lamontagne, Montréal.



## LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

**KEEP YOUR EYE AND ON THIS** "THE DOLLAR" KNITTING MACHINE  
Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3ct. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

## Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la Vigueur des Cheveux d'Ayer est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

### Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre Vigueur des Cheveux en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. Je parais dix ans plus jeune."

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass.; Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt.; Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la Salsepareille d'Ayer ou bien par les Pilules d'Ayer jointes à la Vigueur, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

## Ayer's Hair Vigor,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.



ANNONCE DE JohnMurphy & Cie

PLUS QUE JAMAIS !

Plus que jamais nous sommes décidés de vendre à grande réduction, le surplus des magnifiques marchandises des fêtes.

Nous énumérons quelques-unes des marchandises suivantes que nous vendons à réduction.

Quelques boîtes en pluche nous restent vendues à moitié prix.

Grand assortiment de sasoches, vendues à moitié prix.

JOHN MURPHY & CIE.

CHALES ! CHALES !

Demi-châles, châles simples, châles doubles. L'assortiment le plus complet.

500 châles, échantillons achetés directement de la manufacture, moitié prix.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

Tarif de retour pour les Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Entre toutes les stations du réseau et aux points divers des lignes de raccourci en Canada, à toutes les stations des Etats de Maine, New Hampshire, Vermont et New-York, ainsi qu'à Détroit, et Port Huron.

Au prix d'un seul voyage d'aller en première classe, les 24 et 25 décembre, bons pour retour jusqu'au 26 déc. ; puis le 31 déc et le 1er janv, bons jusqu'au 2 janv.

Au prix d'un voyage d'aller, en première classe, et un tiers, les 24, 25 et 31 décembre ainsi que le 1er janvier, bons pour retour jusqu'au 4 janvier 1892.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un quelconque des agents de la Cie. WM. EDGAR, L. J. SEARGEANT, Ag. gén. des Pas. Direc. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc. réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (36 cents).

ALFRED LIMOGES Saint-Eustache. P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

WESTERN

CONTRE LE FEU ET SUR LA MACHINE

Revenu pour l'année 1890... 81,001,923 57 Sécurité pour les assurés... 1,914,186 80

BUREAU A MONTREAL, 124 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE, Agent du département français. J. H. ROUTE & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

17115

Tous les principes essentiels du bœuf pur sont conservés dans le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

un aliment sans pareil pour tous ceux qui ont besoin d'une forte nourriture sous une forme de facile digestion

J.P.C. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S SELF-ACTING SHADE ROLLERS advertisement with image of a roller and logo.

Inset upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND BAKING POWDER.

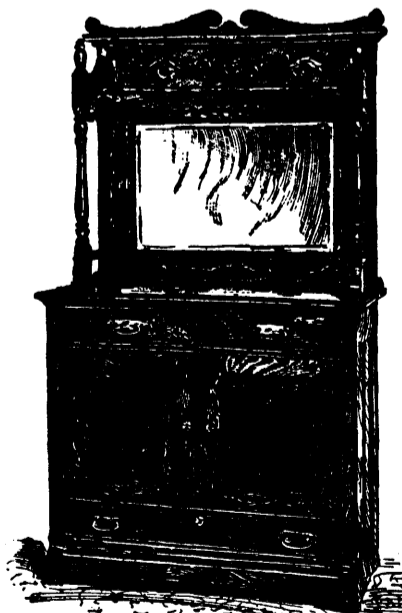
DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE eulomen \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Merrill & Co's Newspaper Ad-vertising Bureau (25 Spruce St.), where the advertiser's name may be made for \$1.00 per week.

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale. Visite et correspondance sollicitées.

L.E.N. PRATTE 1676 NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos

Hazeltou, Krainch et Bach, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.



C. ALFRED CHOULLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE? PRENEZ LES AMERS INDIGENES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES advertisement with large 'P' and 'WILLIAMS' text.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brockville, Ont.